



VIKRAMORVACI

OURVACI

DONNÉE POUR PRIX DE L'HÉROISME

DRAME EN CINQ ACTES

PAR KALIDASA

Traduit du Sanscrit

PAR PH. ED. FOUCAUX

CHARGÉ DU COURS DE SANSCRIT AU COLLÉGE DE FRANCE,
DU COURS DE TIBÉTAIN A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS,
DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTHNOGRAPHIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE, DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE DE FRANCE.

PARIS

BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT,
DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, LONDRES, CALCUTTA, CHANG-HAI, ET DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE
DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNI D'AMÉRIQUE).

RUE FONTANES (CLOITRE SAINT-BENOÎT), 7

1861

VIKRAMORVACI

OURVACI

DONNÉE POUR PRIX DE L'HÉROISME

DRAME EN CINQ ACTES

PAR KALIDASA

Traduit du Sanscrit

PAR PH. ED. FOUCAUX

CHARGÉ DU COURS DE SANSCRIT AU COLLÉGE DE FRANCE,
DU COURS DE TIBÉTAIN A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS,
DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTHNOGRAPHIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE, DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE DE FRANCE.



PARIS
BENJAMIN DUPRAT
LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT,
DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, LONDRES, CALCUTTA, CHANG-HAI, ET DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE
DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE).
RUE FONTANES (CLOITRE SAINT-BENOÎT), 7

1861



VIKRAMORVACI

OUVRAGES DE PH. ED. FOUCAUX

QUI SE TROUVENT A LA LIBRAIRIE DE BENJAMIN DUPRAT

RUE FONTANES (CLOÎTRE SAINT-BENOÎT), 7

—

GRAMMAIRE DE LA LANGUE TIBÉTAINE, Paris, imprimerie impériale, 1859. In-8, broché. 3 fr.

HISTOIRE DU BOUDDHA SAKYA-MOUNI, texte tibétain et traduction. 2 vol. in-4. 30 fr.
Le texte seul. 20 fr.
La traduction seule, avec figures. 12 fr.

LA NAISSANCE DE SAKYA-MOUNI, spécimen du Gya-tcher-rol-pa, texte tibétain, traduit en français et accompagné de notes. Paris, 1841. In-8, broché. 4 fr.

LE SAGE ET LE FOU, texte tibétain extrait du Kanjour, avec un glossaire contenant l'explication de tous les mots. In-8. broché. 2 fr. 50

PARABOLE DE L'ENFANT ÉGARÉ, publié en sanscrit et en tibétain, avec la traduction française. Paris, 1854. In-8, broché. 7 fr. 50

LE TRÉSOR DES BELLES PAROLES, choix de sentences composées en tibétain par le lama Saskya Pandita, texte et traduction. Paris, 1858. In-8, broché. 3 fr. 50

QUATRE ÉPISODES DU MAHABHARATA, traduits du sanscrit en français :

1. Striparva.	3 fr.
2. Mahaprasthanika.	1 fr.
3. Kairata Parva.	1 fr.
4. Ilvala et Vâtapi.	1 fr. 50 c.

La première traduction du Vikramôrvaçî a été rédigée en anglais à Calcutta, en 1826, par l'illustre indianiste H. H. Wilson ; mais cette traduction, qui est presque entièrement versifiée, a dû, par cela même, développer le texte aux dépens de la précision, et malgré sa valeur littéraire, elle est d'un faible secours pour étudier de près le texte original. Aussi, une nouvelle traduction anglaise a-t-elle été jugée nécessaire quand M. Monier Williams eut donné une édition du texte destinée aux élèves de l'*East-India College*. M. Cowel s'est acquitté avec talent de cette tâche, en s'aidant de la traduction latine que M. Lenz a jointe à son édition sanskrite de *Vikramôrvaçî*. Le travail de M. Lenz est fait avec soin ; mais comme le latin peut suivre, à peu de chose près, la construction sanskrite, sa traduction exige une attention qui fatigue vite, ce qui veut dire que la clarté n'est pas la qualité dominante de son travail.

M. Langlois, dans la traduction française qu'il a donnée du drame de *Vikramôrvaçî* [1], d'après la version anglaise de M. Wilson, et sans consulter le texte, au lieu d'éviter le défaut que nous signalions tout à l'heure en parlant du travail de ce dernier, a dû nécessairement l'augmenter. Les personnes qui prendront la peine de comparer à M. Langlois la nouvelle traduction que nous publions aujourd'hui, se convaincront facilement, j'espère, qu'elle n'était pas inutile.

Sur les trois traductions allemandes qui existent, je n'ai rien à dire de celles de MM. Hoefer et Hirtzel, que je n'ai jamais eues entre les mains.

---

1 Dans les *Chefs-d'œuvre du théâtre indien*; 2 vol. in-8. Paris, 1828, t. I, p. 185.

On attribue aussi à Kâlidâsa un troisième drame qui a pour titre *Mâlavikâ et Agnimitra*; mais suivant plusieurs critiques, ce dernier ouvrage serait d'un autre poëte portant le même nom. M. A. Weber a donné, en 1856, une traduction allemande de ce drame.

Quant à celle de M. Bollensen, qui a donné en même temps une excellente édition critique du texte sanskrit, elle est exacte et bien faite, et nous laisserait bien peu à désirer si, comme les deux précédentes, elle n'était pas en allemand, c'est-à-dire inaccessible à la plupart des lecteurs français.

On sait peu de chose de la vie de Kâlidâsa, l'auteur de *Vikramôrvaçî*, connu depuis longtemps déjà en Europe par le drame de *Sakountalâ*, regardé comme son chef d'œuvre [1]. On peut cependant assurer, sans crainte de se tromper, que Kâlidâsa vivait à la cour de Vikramâditya Ier, dont la capitale était Oudjayini, aujourd'hui Oudjein (ville sacrée et très-ancienne, située au nord-est de Gouzerate), et qu'il florissait au milieu du siècle qui a précédé notre ère, ce qui en fait un contemporain de Virgile et d'Horace.

Si les drames de Kâlidâsa et ceux des principaux auteurs dramatiques de l'Inde annoncent une expérience assez grande de la scène, on peut, d'un autre côté, s'étonner de voir les accessoires, sauf le costume [2] qui était toujours d'accord avec le rôle, complètement négligés. La plupart du temps les personnages imitent par leurs gestes les mouvements qu'ils sont censés faire, comme de monter sur une montagne, de s'éloigner dans un char, etc. Si cela fait honneur à l'imagination des Indous, assez vive pour se contenter, comme celle des enfants, d'un simulacre d'action, cela prouve aussi que l'art du machiniste et du décorateur n'intervenait jamais pour aider à l'illusion. Au reste, il n'est question nulle part d'édifices destinés spécialement aux représentations théatrales, et les

1 Traduit en français sur le texte sanskrit, par Chézy. On compte neuf traductions de Sakountalâ : deux en anglois, trois en allemand, deux en français, une en italien et une en danois.

2 Les troupes d'acteurs ambulants, qui ont dû être communes dans l'Inde à une époque très-reculée, portaient leurs costumes avec elles. On en a une preuve dans l'histoire d'une compagnie d'acteurs qui fut effrayée par l'un d'entre eux qui avait pris les habits d'un génie malfaisant. On trouvera ce récit dans le curieux *Recueil de fables* traduit du chinois, qui lui-même est emprunté à des textes sanskrits, et que M. Stanislas Julien imprime en ce moment.

Pour plus de détails sur le système dramatique des Indiens, voir les *Select specimen of the theater of the Hindus*, by H. H. Wilson, ou la traduction du même ouvrage par Langlois : *Chefs-d'œuvre du théâtre indien*.

acteurs, habitués à jouer en plein air, à l'abri d'une simple toile, devaient nécessairement chercher à suppléer par une mimique expressive à la mise en scène, qui, pour être comprise, n'avait pas besoin d'être aussi raffinée que celle à laquelle on nous a accoutumés.

PERSONNAGES.

PROLOGUE. — Le directeur, un acteur.

PIÈCE. — HOMMES.

Pourouravas, roi de Pratichthâna, ville qui était située sur la rive gauche du Gange, et dont on voit les ruines vis-à-vis d'Allahabad.
Ayous, fils de Pourouravas.
Manava, le vidouchaka, espèce de personnage comique, confident du roi.
Tchitrasêna, roi des Gandharbas ou musiciens célestes de la cour d'Indra.
Narada, sage divin, fils de Brahma.
Un chambellan.
Un montagnard.
Pêlava, Galava, disciples du sage Bharata.

FEMMES.

Ourvaçi, nymphe du ciel d'Indra.
Tchitralêkha, autre nymphe, amie d'Ourvaçî.
Sahadjanya, Rambha et Mênaka, autres nymphes.
Ausinarî, reine, épouse de Pourouravas, fille du roi de Kaçî (Bénarès).
Nipounika, une de ses suivantes.

Personnages dont il est question.

Indra, chef des divinités inférieures, souverain du *Svarga* (paradis).
Kêçî, espèce de Titan ennemi des dieux (*Dâitya*).
Bharata, sage divin, l'inventeur des compositions dramatiques.
Gardes, nymphes, etc.

Au premier acte, la scène représente les *pics de l'Himâlaya*; au second et au troisième, le *palais de Pourouravas*, à Pratichthâna; au quatrième, *la forêt d'Akalouchа*, et au cinquième, *le palais*.

VIKRAMORVAÇI,

DRAME SANSCRIT DE KALIDASA.

PROLOGUE.

BÉNÉDICTION.

Que celui qu'on appelle le seul mâle[1] dans les Vêdântas[2], qui pénètre le ciel et la terre; auquel le nom de seigneur, sans être détourné de son acception, convient dans son sens propre ; qui est intérieurement aperçu par ceux qui désirent être délivrés à l'aide de la suspension de leur respiration[3] et par d'autres (austérités) ; que ce Sthânou [Çiva], facile à obtenir par une foi ferme et par la contemplation[4], soit l'auteur de votre béatitude finale !

---

[1] L'instrument actif de la création, le Brahma primordial et unique duquel tout provient.

[2] Livres d'une autorité sacrée dans lesquels est déduite la doctrine des Védas. On donne aussi ce nom aux Oupanichats, qui sont des sections terminant les Védas auxquels elles appartiennent.

[3] En fermant la narine droite avec le pouce pendant qu'on respire par celle de gauche; en fermant ensuite les deux narines, pour ouvrir finalement la narine droite afin d'exhaler le souffle; le tout pendant qu'on récite mentalement les noms ou les attributs de la divinité qu'on invoque.

[4] Dévotion qui consiste à s'asseoir en tenant son corps droit et immobile, les deux yeux fixés sur le bout du nez, en ayant l'esprit complètement absorbé par l'idée de la divinité.

LE DIRECTEUR (*à la fin de la bénédiction*). Assez de ce long discours !

Après avoir regardé du côté de la chambre des acteurs.

Maricha[1], cette assemblée a vu les compositions dramatiques des poëtes d'autrefois ; je vais lui offrir une nouvelle pièce[2] nommée Vikramôrvaçî, œuvre composée par Kâlidâsa. Que la troupe des acteurs soit prévenue, et que chacun de vous s'applique avec soin à son rôle.

UN ACTEUR (*entrant sur la scène*). Il sera fait comme votre seigneurie l'ordonne.

LE DIRECTEUR. En attendant, après avoir salué de la tête les personnes respectables et instruites de cette assemblée, je vais leur adresser quelques paroles. « Par le désir d'être en bonne intelligence avec vos amis, et aussi par la grande estime que vous accorderez à un bel ouvrage, écoutez avec attention, ô spectateurs ! cette œuvre de Kâlidâsa. »

Derrière la scène.

Seigneurs, au secours ! au secours !

LE DIRECTEUR. Ah !... Qu'est-ce que ce cri soudain de détresse poussé par des êtres qui vont à travers le ciel dans des chars célestes ?

Après avoir réfléchi.

Ah ! je sais, ce doit être la femme divine née de la cuisse

---

[1] C'est un titre donné à l'acteur principal.

[2] Le texte dit qu'elle appartient au genre *trôdaka*, qui comprend les drame en 5, 8 ou 9 actes, dans lesquels sont mêlés des personnages divins et humains.

du solitaire ami de Nara[1]. Après avoir quitté le maître du Kâilâça[2] (qu'elle visitait), elle a été, en revenant, enlevée à moitié chemin, par les ennemis des dieux ; voilà pourquoi la troupe des Apsaras crie au secours.

Ils sortent tous les deux.

---

[1] Nara et Nârâyana étaient deux saints, fils de Dharma et d'Ahinsâ. Ils se livraient à des austérités si grandes, qu'ils alarmaient les dieux qui craignaient de se voir supplantés par eux. Indra envoya alors vers les deux ascètes l'amour et le printemps avec des nymphes célestes pour les enflammer et leur faire perdre le fruit de leurs austérités. Nârâyana s'aperçut de leur dessein, les invita à s'approcher et les reçut si bion qu'ils crurent leur but atteint. Mais le sage prenant une fleur, la mit sur sa cuisse, et aussitôt une nymphe apparut, dont la beauté éclipsa les charmes des nymphes célestes qui furent tout humiliées. Nârâyana leur dit alors de retourner vers Indra, et de lui présenter comme une preuve qu'il n'avait pas besoin de la compagnie d'une femme, la nymphe qui venait de naître, et qui fut appelée Ourvaçî (de *ourou* « cuisse »).

[2] Kouvêra, le dieu des richesses, dont la capitale, *Alakâ*, est supposée située sur le mont Kâilâça.

chérie, en revenant de la demeure de Kouvêra[1], a été à moitié chemin saisie par un Dânava, en compagnie de Tchitralêkhâ.

Le roi. Et sait-on de quel côté de l'espace est allé ce misérable?

Les apsaras. Du côté du nord-est[2].

Le roi. Eh bien, soyez sans inquiétude ; je vais m'efforcer de vous ramener votre amie.

Les apsaras (*avec joie*). Cela est digne d'un descendant du dieu de la lune.

Le roi. Cocher, dirige les chevaux pour une course rapide vers l'horizon du nord-est.

Le cocher. Comme votre seigneurie l'ordonne. (*Il obéit.*)

Le roi (*simulant la vitesse du char*). Bien! bien! avec cette vitesse du char j'atteindrais Garouda[3] lui-même volant devant moi ; en effet, devant mon char, les nuages réduits en poudre forment une route remplie de poussière ; le mouvement de la roue dessine dans les intervalles des rais comme une autre suite de rais. Le tchâmara[4] sur la tête des chevaux est immobile comme une peinture, dans toute

---

[1] Voy. page préc., n° 2.

[2] Le texte a : Vers la région de Çiva, ce dieu étant supposé le gardien de l'espace qui se trouve entre le nord et l'est.

[3] Oiseau du dieu Vichnou, auquel il sert de monture. On le représente comme un être moitié homme et moitié oiseau.

[4] Ou *tchowrie*, est la queue du yak blanc du Tibet, fixée au milieu des oreilles des chevaux à l'aide d'un manche d'or ou d'un autre métal relevé par des ornements.



ACTE PREMIER.

Les Apsaras entrent précipitamment.

Seigneurs, au secours! au secours! quiconque vole avec l'aile d'un dieu, ou peut marcher dans l'espace du ciel.

Le roi monté dans un char entre précipitamment avec son cocher.

Le roi. Assez de cris de détresse! Après vous être approchées de moi, le roi Pourouravas revenant de visiter le soleil, parlez. En quoi pouvez-vous être protégées?

Rambha (*l'une des nymphes*). Contre l'insolence des Asouras.

Le roi. Quelle offense avez-vous reçue par l'insolence des Asouras?

Rambha. Que le grand roi écoute : celle qui est l'arme délicate d'Indra (quand il est) effrayé par des mortifications extraordinaires[1], celle qui a fait laisser de côté la déesse Gâurî[2] fière de sa beauté ; l'ornement du ciel, notre amie

---

[1] On a vu, page préc., n° 1, que les ascètes pouvaient, par la puissance de leurs austérités, faire déchoir les dieux et se mettre à leur place. Ourvaçî, la plus belle des nymphes, est donc l'arme dont Indra se sert pour vaincre les saints voués à des austérités trop extraordinaires.

[2] L'un des noms de Pârvatî, épouse de Çiva.

sa longueur, et l'étoffe de l'étendard placé au milieu d'eux s'allonge, par la violence du vent, jusqu'à l'extrémité du char.

Le roi et le cocher disparaissent.

SAHADJANYA. Amie, le sage roi est parti ; allons donc à l'endroit convenu.

MÊNAKA. Oui, allons.

En parlant ainsi, elles imitent une ascension sur le sommet du mont Hêmacouta.

RAMBHA. Le sage roi serait donc capable de retirer le trait qui nous perce le cœur ?

MÊNAKA. Amie, n'en doute pas.

RAMBHA. Mais les Dânavas sont difficiles à vaincre !

MÊNAKA. Le grand Indra lui-même, prêt à engager le combat, après l'avoir avec beaucoup d'égards amené du monde moyen [1], le place en tête de l'armée pour assurer la victoire aux dieux.

RAMBHA. Qu'il soit donc complètement vainqueur !

MÊNAKA (*après un moment d'attente*). Amies ! prenez courage, prenez courage ! on aperçoit le char du roi, orné d'une bannière qui a un daim pour emblême, que lui a donné le dieu de la lune : il ne reviendrait pas sans avoir atteint son but, je pense.

Elles montrent un objet, et restent quelque temps à regarder. Le roi, monté dans son char, entre ensuite avec le cocher. *Ourvaçî*, les yeux fermés par la peur et appuyée sur le bras droit de *Tchitralêkhâ*, est avec eux.

TCHITRALÊKHA. Amie, reprends courage, reprends courage !

---

[1] La terre, placée entre le ciel et les enfers.

LE ROI. Belle nymphe, reprends courage, reprends courage ! Le danger causé par les ennemis des dieux est éloigné; car la majesté du dieu qui porte la foudre (Indra) protége les trois mondes[1]. Aussi donc ouvre tes grands yeux, comme un bouquet de lotus ouvre ses fleurs.

TCHITRALÊKHA. C'est étrange ! c'est à sa respiration seulement qu'on reconnaît qu'elle est vivante; en ce moment même elle ne reprend pas connaissance.

LE ROI. Ton amie a été fortement effrayée ; aussi le lourd battement de son cœur s'aperçoit à la guirlande de fleurs de mandara qui s'élève et s'abaisse au milieu de son sein arrondi.

TCHITRALÊKHA (*avec tristesse*). Chère Ourvaçî, reviens à toi ; on dirait que tu n'es pas une Apsara !

LE ROI. L'agitation de la crainte n'abandonne pas encore son cœur tendre comme une fleur ; le bord de sa robe qui s'élève et s'abaisse au milieu de son sein le dit assez.

Ourvaçî revient à elle.

LE ROI (*avec joie*). Tchitralêkha, sois heureuse, ton amie chérie a recouvré ses sens. Vois :

Comme la nuit est abandonnée par l'obscurité, au moment où la lune se lève ; comme le rayonnement d'un feu nocturne qui perce des nuages de fumée, cette nymphe au corps délicat apparaît délivrée d'un trouble intérieur ; comme la Gangâ (le Gange) troublée par la chute de ses rives retrouve (bientôt) sa pureté.

---

[1] Voy. page préc., n° 3.



Tchitralêkha. Chère Ourvaçî, sois sans crainte ; ils ont été complètement vaincus par le grand roi rempli de sollicitude, les Danavas[1] ennemis des dieux, déçus dans leur espérance.

Ourvaçî (*ouvrant les yeux*). Est-ce que j'ai été secourue par le grand Indra, témoin de l'attaque ?

Tchitralêkha. Non, pas par le grand Indra, mais par le sage roi Pourouravas semblable à Indra par sa majesté.

Ourvaçî (*après avoir regardé le roi, à part*). C'est vraiment une faveur pour moi, que cette alarme causée par le roi des Dânavas.

Le roi (*après avoir regardé Ourvaçî, à part*). C'est avec raison, certainement, que toutes les Apsaras furent humiliées, lorsque cherchant à exciter le désir du solitaire Nârâyana, elles aperçurent cette nymphe née de sa cuisse ; je crois même qu'elle n'est point la création d'un ascète ; n'est-ce point le dieu Lunus, le maître des créatures, qui présida à sa naissance ? N'est-ce point l'amour lui-même qui est tout passion ? N'est-ce point le mois qui produit le plus de fleurs ? Comment, en effet, un vieux solitaire refroidi par la lecture du Vêda, ayant mis de côté l'impétuosité des sens, serait-il capable de produire cette beauté qui ravit le cœur ?

Ourvaçî. Chère Tchitralêkhâ, où peut être la troupe de nos amies ?

Tchitralêkha. Le grand roi qui nous a rendu la sécurité le sait.

---

[1] Frères des Daityas, démons, Titans.

Le roi (*regardant Ourvaçî*). Toutes tes amies sont dans un grand abattement, vois : celui aux yeux fortunés duquel tu es restée volontiers une seule fois, belle nymphe, celui-là, privé de toi, regretterait vivement ton absence ; à plus forte raison celles dont l'amitié a grandi avec toi.

Ourvaçî (*à part*). Ton discours est une véritable ambroisie ; mais l'ambroisie venant de la lune [1], dit-on, qu'y a-t-il là d'étonnant ? (*Haut.*) C'est pour cela que mon cœur vole vers (mes amies).

Le roi (*montrant avec la main*). Tes amies, belle nymphe, du mont Hêmakouta où elles sont allées, regardent ton visage avec inquiétude, comme si c'était la lune délivrée d'une éclipse.

Ourvaçî regarde le roi avec passion.

Tchitralêkha. Amie, que regardes-tu ?

Ourvaçî. Celui qui partage mon plaisir et ma peine est caressé par mes yeux [2].

Tchitralêkha (*souriant*). Qui donc ?

Ourvaçî. Mais... le cercle de mes amies.

Rambha (*avec joie, après avoir regardé*). Amie, voici le sage roi qui s'approche après avoir repris notre chère

---

[1] Pourouravas est un descendant du dieu de la lune.

[2] Le texte a : *est bu par mes yeux*. Comparez le vers de Virgile :

Noctem sermone trahebat
Infelix Dido, longumque bibebat amorem.
(Énéide, I, v. 753).

L'expression française : dévorer des yeux, semble un peu trop forte ici, à cause de l'ambiguïté des paroles d'Ourvaçî.

Ourvaçî accompagnée de Tchitralêkhâ, comme le bienheureux Sôma (dieu de la lune) en compagnie de deux étoiles.

SAHADJANYA. Amie, tu disais bien : un Dânava est difficile à vaincre.

LE ROI. Cocher, fais descendre le char sur cette crête du mont [1].

LE COCHER. Comme l'ordonne votre seigneurie. (*Il obéit.*)

Le roi imite par ses gestes les mouvements du char ; Ourvaçî s'appuie timidement sur le roi.

LE ROI (*à part*). Oh ! vraiment elle m'est favorable, cette descente inégale, puisque par les mouvements du char mon corps, frémissant de plaisir, comme si l'amour le couvrait de fleurs, est touché par le corps de cette nymphe aux longs yeux.

OURVAÇÎ (*troublée*). Amie, retire-toi un peu de côté.

TCHITRALÊKHA. Je ne puis, je ne puis vraiment pas.

RAMBHA (*toujours au fond de la scène*). Allons retrouver le roi qui fait des choses agréables.

LES APSARAS. Oui, allons. (*Elles s'approchent.*)

LE ROI. Cocher, arrête le char, de manière que cette nymphe aux beaux sourcils qui le désire, se réunisse à ses amies qui la désirent, comme les lianes (attendent) la saison qui leur est favorable.

Le cocher arrête le char.

LES APSARAS. Bonheur et victoire au grand roi !

LE ROI. Et vous, soyez heureuses du retour de vos amies,

---

[1] Au fond de la scène et supposée placée sur un des pics du mont Hêmakouta.

Ourvaçî.

Après être descendue du char en s'appuyant sur la main que lui donne Tchitralêkhâ.

Amies ! embrassez-moi tendrement ; car je n'avais plus l'espoir de revoir la société de mes amies.

Ses amies l'embrassent.

Mênaka (*avec enthousiasme*). Que le roi soit partout le protecteur de la terre !

Le cocher. Sire, une grande troupe de chars est en vue, et un personnage, avec des bracelets d'or moulé, monte, à travers le ciel, sur le sommet de la montagne, étincelant comme un nuage orageux.

Les Apsaras (*avec étonnement*). Tchitraratha !

Tchitraratha entre. S'approchant du roi.

Honneur à toi, qui t'es distingué par un grand bienfait accompli et par la grandeur de ton héroïsme !

Le roi. Ah ! le roi des Gandharbas !(*Descendant de son char.*) Sois le bienvenu, cher ami !

Ils se serrent la main.

Tchitraratha. Ami, à la nouvelle qu'Ourvaçî avait été enlevée par Kêçi, l'armée des Gandharbas avait été envoyée par Indra pour la délivrer. Ayant, au même instant, appris de ceux qui voyagent dans les chars célestes (les dieux), ton action glorieuse, je suis venu ici vers toi. Tu mérites de voir le grand Indra en (lui) ramenant cette nymphe. C'est vraiment une grande chose que tu as faite, vois : autrefois celle-ci a été donnée à Indra pour Nârâyana ; aujourd'hui c'est par toi, l'ami de ce dieu, qu'elle a été arrachée des mains d'un Daîtya.

Le roi. Ami, il n'en est pas ainsi. La puissance de celui qui porte la foudre est telle, que ses alliés sont (à coup sûr)

vainqueurs des ennemis. L'écho de la voix du lion n'épouvante-t-il pas les éléphants, quand il roule dans les défilés de la montagne ?

TCHITRARATHA. Très-bien, la modestie est la vraie parure de l'héroïsme.

LE ROI. Ami, ce n'est pas le moment de voir Indra ; mais toi-même conduis cette nymphe en présence de notre souverain.

TCHITRARATHA. Il sera fait comme votre seigneurie le désire. Nymphes, partons !

Tous s'éloignent.

OURVAÇÎ (*en secret à son amie*). Chère Tchitralêkhâ, je ne puis parler au grand roi qui nous a secourues ; sois donc mon interprète[1].

TCHITRALÊKHA (*après s'être approchée du roi*). Grand roi, Ourvaçî me prie de vous dire ceci :

Congédiée par le grand roi, je désire emporter, dans le monde des dieux, sa renommée[2] comme si c'était une amie.

LE ROI. Puissions-nous tous les deux nous revoir encore !

Toutes les nymphes et les Gandharbas s'éloignent à travers les cieux.

OURVAÇÎ.

Faisant semblant d'être arrêtée dans sa marche.

C'est étrange ! ma guirlande composée d'un seul rang de fleurs est arrêtée par les spirales d'une liane.

S'approchant du roi, comme si c'était sans intention, elle le regarde.

Chère Tchitralêkhâ, détache donc cette liane.

---

[1] Litt. *ma bouche.*

[2] Le texte porte *kîrtti* qui a le double sens de *renommée* et de *faveur.*

Tchitralêkha (*la regardant en souriant*). Ah! vraiment, elle est solidement liée ; je ne puis la détacher.

Ourvaçî. Assez de plaisanterie ! vraiment délie-la.

Tchitralêkha. Ah ! elle me semble difficile à détacher ; cependant je ferai en sorte de la délier.

Ourvaçî (*souriant*). Chère amie, rappelle-toi bien ces paroles que tu viens de dire.

Le roi. Une aimable chose a été faite par toi pour moi, ô liane ! en mettant obstacle un instant au départ de celle-ci, puisque cette nymphe aux grands yeux a été vue encore une fois par moi, le visage à demi tourné de mon côté !

Tchitralêkhâ dégage Ourvaçî qui considère le roi, et regarde avec un soupir ses compagnes qui s'éloignent dans le haut des airs.

Le cocher. Après avoir rejeté en arrière dans l'abîme de l'onde salée les Dâityas qui ont offensé le roi des dieux, votre arme aérienne est de nouveau rentrée dans le carquois, comme un grand serpent dans sa retraite.

Le roi. Retiens donc le char, de manière à ce que je monte.

Le cocher obéit. Le roi simule l'ascension par des gestes.

Ourvaçî (*regardant le roi avec tendresse*). Reverrai-je encore ce bienfaiteur ?

En parlant ainsi, elle s'éloigne avec les Gandharbas, accompagnée de ses amies.

Le roi (*les yeux tournés vers la route que suit Ourvaçî*). Hélas ! l'amour désire ce qui est difficile à atteindre. En s'envolant vers la demeure de son père qui tient le milieu (entre le ciel et la terre), cette belle nymphe enlève violemment mon cœur, comme la femelle du cygne (enlève) le filament qu'elle arrache à la tige brisée du lotus.

Tous sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

MANAVAKA (*entre tout agité*). O les curieux! avec ce secret du roi, qui se gonfle en moi comme une (part d')offrande de riz bouilli, je ne puis retenir ma langue au milieu de la foule. C'est pourquoi, tant que le roi sera au tribunal, je me tiendrai dans ce temple solitaire des dieux, où je vais monter, pour être délivré du contact de la foule.

Il fait quelques pas et s'assied en se couvrant la figure avec les mains.
Entre Nipounikâ servante de la reine.

NIPOUNIKA. Voilà ce que m'a dit la reine, la fille du roi de Kaçi : « Ma bonne Nipounikâ, depuis que le grand roi est revenu de la visite qu'il a faite au dieu du soleil, il semble que son cœur est vide. Sache donc du respectable Mânavaka quelle est la cause de sa tristesse. » Comment, à ce sujet, ce brâhmane doit-il être interrogé? Au reste, comme la gelée blanche étendue sur l'herbe, le secret du roi ne demeurera pas longtemps en lui, j'imagine. Je vais donc le chercher. (*L'apercevant après avoir fait quelques tours.*) C'est singulier ! (Immobile) comme un singe dans une peinture, et méditant quelque affaire, le vénérable Mânavaka se tient à l'écart. Je vais l'aborder. (*S'étant approchée.*) Respectable (Mânavaka), je vous salue.

Manavaka. Salut à toi. (*A part.*) A la vue de cette maudite servante le secret du roi semble prêt à s'échapper, comme s'il me fendait le cœur. (*Haut, en se couvrant un peu la bouche.*) Où vas-tu, ma bonne Nipounikâ, négligeant ton emploi de musicienne ?

Nipounika. Par l'ordre de la reine, c'est vous-même que je viens voir.

Manavaka. Qu'ordonne sa majesté ?

Nipounika. La reine a dit : « Le roi manque d'attentions pour moi ; il ne s'aperçoit pas que j'ai l'esprit tourmenté et que je suis affligée. »

Manavaka. Est-ce que la conduite de mon cher ami aurait manqué de convenance ?

Nipounika. La reine a été appelée par son époux par le nom de la femme à cause de laquelle il est attristé.

Manavaka (*à part*). Comment ! mon auguste ami a lui-même trahi son secret ? Pourquoi donc, à présent, moi brâhmane, serais-je capable de retenir ma langue ? (*Haut.*) Eh quoi ! la reine a été appelée par le nom d'Ourvaçî ?

Nipounika. Quelle est cette Ourvaçî ?

Manavaka. C'est la nymphe Ourvaçî. Rendu fou par la vue de cette nymphe, il ne désole pas seulement la reine, mais il me vexe rudement aussi, moi, brâhmane, en me faisant tourner le dos au dîner.

Nipounika (*à part*). La divulgation du secret du roi difficile à connaître a été obtenue par moi ; allons donc le dire à la reine. (*Elle s'avance pour sortir.*)

Manavaka. Nipounikâ, dis de ma part à la fille du roi

de Kaçî : « Je me suis fatigué à détourner mon ami de cette folle illusion ; s'il voyait seulement le visage de votre majesté, il reviendrait à vous. »

NIPOUNIKA. Il sera fait selon votre désir.

On entend la voix d'un héraut (vâitâlika) derrière le théâtre.

Victoire ! victoire à toi, ô roi !

Ta manière de gouverner, qui jusqu'aux limites du monde dissipe les ténèbres pour tes sujets, nous paraît une tâche qui égale en grandeur celle du soleil. Il s'arrête seul, un moment, au milieu des cieux, le roi des constellations, et toi aussi, ô roi ! à la sixième heure du jour, tu te livres au repos[1].

---

[1] La note suivante est empruntée à M. H. H. Wilson.

Le *vâitâlika* est une espèce de héraut ou barde qui annonce certaines périodes fixes du jour, comme l'aurore et le soir, en un langage rhythmé, et qui, à l'occasion, récite des vers appropriés à la circonstance. Il annonce ici l'arrivée de la sixième heure du jour (deux ou trois heures de l'après-midi environ), seul moment où le roi est libre de prendre du loisir. Voici, d'après une autorité indienne (le *daça koumâra*), comment le roi devait employer son temps. Il paraît que le jour et la nuit étaient divisés l'un et l'autre en huit parties, correspondant à peu près à une heure et demie chacune, et voici comment elles étaient réglées.

JOUR. — 1re partie. Le roi étant habillé reste à examiner ses comptes. — 2e p. Il prononce les jugements dans les causes appelées devant lui. — 3e p. Il déjeune. — 4e p. Il reçoit et fait des présents. — 5e p. Il discute les questions politiques avec ses ministres et ses conseillers. — 6e p. Il est, comme il est dit dans le drame, maître de ses actions. —7e p. Il fait la revue des troupes. — 8e p. Il tient un conseil de guerre.

NUIT. — 1re partie. Le roi reçoit les rapports de ses espions et envoyés. — 2e p. Il dîne ou soupe. — 3e p. Il se retire pour se reposer, après avoir lu quelque livre sacré. — Les 4e et 5e parties (c'est-à-dire 3

MANAVAKA (*prêtant l'oreille*). Mon honorable ami s'étant levé de son siége de juge, se dirige de ce côté ; c'est pourquoi je vais aller auprès de lui.

Il sort. — Fin de l'introduction.

Le roi, l'air soucieux, entre accompagné de Mânavaka.

LE ROI. Cette belle nymphe du monde des dieux est entrée dans mon cœur à la première vue ; une flèche de l'amour qui n'est pas tombée en vain, a frayé la route.

MANAVAKA. Et l'aimable fille du roi de Kaçî en est devenue toute triste.

LE ROI (*en l'examinant avec attention*). Peut-on savoir de toi comment le secret a été divulgué ?

MANAVAKA (*à part*). J'ai été trompé par Nipounikâ, la fille d'une servante ; autrement pourquoi mon ami m'interrogerait-il ainsi ?

LE ROI. Pourquoi restes-tu silencieux ?

MANAVAKA. Ah ! c'est que ma langue a été tellement liée par moi, qu'elle est sans réponse même pour vous.

---

heures) sont données au sommeil. — A la 6e p. il doit se lever et se purifier. — A la 7e p. il a une conférence privée avec ses ministres et donne ses instructions aux officiers du gouvernement.

La 8e partie est réservée, sous la direction d'un brâhmane, prêtre de la famille, aux cérémonies religieuses qui terminent les affaires du jour.

L'auteur de *Vikramôrvaçî* s'est conformé à cette distribution, en faisant sortir le roi Pourouravas du conseil à la 6e partie du jour. L'heure précise dépend de la saison, les diverses parties étant comptées à partir du lever du soleil. Il est probable que le poëte veut parler de deux heures après midi environ, puisque, à la fin de l'acte, il fait dire au roi que midi est passé et que la chaleur est accablante. La 6e heure commence donc dans le drame vers une heure après midi.

Le roi. Bien, mais à présent, comment me distraire?

Manavaka. Eh bien, allons à la cuisine.

Le roi. Pourquoi à la cuisine?

Manavaka. C'est que là, en voyant des plats remplis de mets de cinq espèces, il est possible d'oublier un chagrin violent[1].

Le roi. Tu y trouveras du plaisir en goûtant des mets que tu aimes; mais moi, qui désire ce qu'il est difficile d'obtenir, comment puis-je être distrait (de mon ennui)?

Manavaka. Mais ne vous-êtes vous pas trouvé en présence de la belle Ourvaçî[2]?

Le roi. Eh bien, après?

Manavaka. Alors je pense qu'il n'est pas difficile pour vous de la retrouver.

Le roi. Le défenseur de sa beauté n'est déjà plus un être de ce monde.

Manavaka. Ma curiosité augmente. Que parlez-vous de

---

[1] La traduction de ce passage est faite sur l'édition de M. Bollensen. Le texte de Calcutta porte : « Là qu'un repas composé de mets de cinq espèces, formé de la réunion des meilleurs morceaux, dissipe votre chagrin, avec des confitures, des sucreries et des gâteaux. »

[2] M. Bollensen traduit : « Vraiment, vous n'avez qu'à vous montrer à la belle Ourvaçî. — *Le roi*. Et ensuite? — *Mânavaka*. Il ne vous sera pas difficile de la retrouver. »

Le texte porte litt. « Mais, je vous le dis, n'avez-vous pas été dans le chemin de la vue de la belle Ourvaçî? » Si l'expression française « donner dans l'œil » n'était pas trop familière, elle rendrait peut-être assez bien le sens de *darçanapatathata*.

la beauté de Madame Ourvaçî ? Je vais donc, moi, être mis au second rang ?

Le roi. Je ne t'ai pas fait, je crois, la description de ses charmes ; écoute-la en peu de mots.

Manavaka. Je suis attentif.

Le roi. Ami, son beau corps est un ornement pour ses ornements, c'est la suprême parure de toute parure, car il défie toute comparaison.

Manavaka. Toutefois, cette beauté ravissante a été embrassée par vous, qui brûlez pour son essence divine, comme l'est par (l'oiseau) Tchâtaka l'eau du mirage qu'il désire ardemment.

Le roi. Ami, il n'y a pas d'autre remède que de fréquenter les ombrages frais et solitaires ; montre-moi donc la route du jardin de plaisance.

Manavaka. Que faire[1] ? Ce doit être par ici.

Ils font quelques tours.

Manavaka. Voici l'enceinte du jardin. Sans qu'il ait été appelé, le vent du sud vient au-devant de votre majesté.

Le roi. L'attention de ce vent est aimable, car en répandant une douceur printanière, en agitant les lianes et en unissant la tendresse à la courtoisie, il m'apparaît comme un amant.

Manavaka. Puisse sa persévérance être aussi la même ! Que votre seigneurie entre dans le jardin.

---

[1] Le texte porte litt. « quelle voie », qui a exactement le double sens du français dans « quelle voie prendre ».

Le roi. Ami, entre le premier.

Tous les deux font comme s'ils entraient.

Le roi (*témoignant de l'inquiétude*). Ami, je m'étais mis dans l'esprit que mon entrée dans le jardin serait un sûr remède à mon mal ; mais il en est autrement, car pour moi qui ai désiré y entrer, ce n'a pas été un moyen d'arriver au calme, de même que pour celui qui est entraîné par un courant, il y a une grande difficulté à le traverser.

Manavaka. Comment cela ?

Le roi. Le dieu aux cinq flèches[1], qui tout d'abord a tourmenté mon cœur difficile à détourner de la recherche d'un objet qu'il n'est pas aisé d'obtenir, me tourmente bien plus à la vue de ces bosquets de manguiers aux tiges nouvelles, dont les feuilles jaunâtres sont détachées par le vent du mont Malaya.

Manavaka. Assez de lamentations pour vous ; avant peu l'amour, qui est cause de la réussite de ce que l'on désire, sera lui-même votre allié.

Le roi. J'accepte l'augure prononcé par un brâhmane.

Ils font quelques tours.

Manavaka. Voyez, voyez, seigneur, la splendeur du jardin de plaisance où tout annonce l'arrivée du printemps.

Le roi. Cela m'apparaît à chaque pas, car voici d'abord la fleur de l'amaranthe, rosée comme l'ongle d'une femme et bleuâtre de chaque côté ; là, la fleur nouvelle de l'açôka

---

[1] L'Amour, qu'on représente avec un arc fait avec des fleurs, et dont la corde est formée d'abeilles qui se tiennent. Il a cinq flèches qui ont chacune pour pointe une fleur qui est l'emblème de l'un des sens.

qui tient élevé son calice qui s'entr'ouvre, et facile à cueillir pour celui qui désire la prendre ; puis, la jeune branche du manguier, dont la tige frêle est légèrement jaunie au sommet par la poussière tombée de la fleur. Ami, le doux printemps est au milieu de la jeunesse et de la passion.

Manavaka. Eh bien, ce bosquet de lianes mâdhavîs, garni d'un siége de pierre noire précieuse, avec ses fleurs fanées par les pieds d'un essaim d'abeilles, se présente à votre seigneurie pour lui servir ; profitez-en.

Le roi. Comme il te plaira.

Ils entrent dans le bosquet.

Manavaka. Maintenant donc, assis ici et regardant les replis capricieux des lianes, distrayez-vous de vos tristes pensées qui suivent la nymphe Ourvaçî.

Le roi (*soupirant*). Ce n'est pas sur les tiges enroulées des lianes de ce bosquet couvert de fleurs que mon œil, tristement préoccupé de l'apparition de cette belle nymphe, attache du plaisir. Il faut pourtant trouver un moyen qui réalise mes espérances. Ne trouves-tu rien ?

Manavaka (*réfléchissant*). J'y songe ; mais d'abord vous n'interromprez plus mes méditations par vos lamentations. (*Faisant un geste expressif, à part*). Ah ! vraiment, je vois ce qu'il faut faire.

Le roi. Cette nymphe au visage pareil à la pleine lune est difficile à obtenir ; qu'est-ce donc pourtant que cet avertissement de l'amour ? Comme lorsqu'on arrive à toucher l'objet de ses désirs, mon cœur, à l'instant même, éprouve du bonheur.

En parlant ainsi, il reste plongé dans une rêverie amoureuse.

Entre alors dans un char aérien Ourvaçî accompagnée de Tchitralêkhâ.

Tchitralêkha. Ma chère Ourvaçî, où donc allons-nous vers un but inconnu?

Ourvaçî (*faisant paraître une tristesse amoureuse, avec embarras*). Amie, sur le sommet du mont Hêmakouta, quand je t'ai dit: « Délie mon écharpe embarrassée dans une branche de liane, » tu m'as répondu : « Elle est solidement attachée, vraiment je ne puis la délier, » et maintenant tu me demandes le but inconnu où nous allons?

Tchitralêkha. Comment! c'est auprès du sage roi Pouraravas que tu te rends?

Ourvaçî. C'est mon dessein, en ne tenant guère compte de la modestie.

Tchitralêkha. Mais qui donc a été envoyé d'abord par mon amie?

Ourvaçî. Mon cœur, en vérité!

Tchitralêkha. Cependant il faudrait réfléchir.

Ourvaçî. L'amour me commande, à quoi bon réfléchir?

Tchitralêkha. A cela je n'ai plus rien à dire!

Ourvaçî. Chère amie, montre-moi donc la route par laquelle il ne se trouvera nul obstacle à notre marche.

Tchitralêkha. Sois tranquille: le bienheureux maître des dieux ne m'a-t-il pas enseigné le charme çikhâbandhani, celui qu'on nomme l'invincible? Par lui nous sommes toutes deux à l'abri de toute attaque des ennemis des dieux.

Ourvaçî. Chère amie, mon cœur sait bien tout cela ; et cependant je suis dans l'incertitude par un excès de crainte.

Toutes deux font quelques tours.

Tchitralêkha. Regarde, regarde, ma chère ; nous voici arrivées à la demeure du sage roi, placée comme un ornement qu'on met sur la tête, au-dessus de la ville de Pratichthâna ; elle semble se mirer dans les eaux pures et limpides du Gange, à l'endroit où il rencontre la Yamouna.

Ourvaçî (*regardant avec intérêt*). Ne dirait-on pas que le paradis a changé de place ? Amie, où peut être ce roi rempli de bienveillance ?

Tchitralêkha. Nous le saurons toutes deux après être descendues dans ce délicieux jardin pareil à un bosquet du Nandana (séjour des dieux).

Elles y entrent toutes deux.

Tchitralêkha. Amie, comme le bienheureux dieu de la lune levé le premier attend ses rayons, le roi aussi t'attend [1].

Ourvaçî. Amie, en ce moment le grand roi me paraît encore plus aimable et plus remarquable qu'à la première entrevue.

Tchitralêkha. C'est naturel ; viens donc, approchons-nous.

Ourvaçî. Non, je ne m'approcherai pas encore ; mais, inaperçue sous un voile [2] et placée à ses côtés, j'écouterai

[1] M. Cowell fait remarquer ici avec raison que cette figure est familière aux poëtes indiens, et il cite le *Râmâyana* (*Aranyakânda*, 57e lecture ; édit. Gorresio, t. III, p. 273) : « Où s'est en allée Sitâ, après m'avoir abandonné, moi que le chagrin accable, comme la lumière abandonne le soleil à son coucher ? »

[2] Cela veut dire que, pendant tout le commencement de cette scène, Ourvaçî et son amie, par l'effet de leur pouvoir surnaturel, ne sont ni vues ni entendues.

ainsi ce dont il s'entretient avec l'ami qui l'accompagne.

Tchitralêkha. Comme il te plaira.

Manavaka. Oui, j'ai trouvé le moyen de se réunir à la personne aimée difficile à rencontrer.

Ourvaçî. Quelle peut être cette heureuse femme qui est recherchée par lui et sait le charmer?

Tchitralêkha. Amie, pourquoi tarder à le savoir par ton intuition divine?

Ourvaçî. Amie, je crains de le savoir trop tôt par ce moyen!

Manavaka. Je le répète, j'ai trouvé le moyen de se réunir à la personne aimée difficile à rencontrer.

Le roi. Ami, parle.

Manavaka. Que votre majesté cultive le sommeil qui produit la réunion dans les songes; ou bien, après avoir retracé dans une peinture l'image de la belle Ourvaçî, consolez-vous en la regardant.

Ourvaçî. Mon pauvre cœur, reprends courage!

Le roi. Ces deux moyens ne valent rien; vois: ce cœur est blessé au dedans par les traits de l'Amour; comment donc trouverais-je le sommeil qui produit la réunion en songe? Pas davantage, ami, en obtenant l'image de cette nymphe au doux visage ne tarira la source de pleurs de mes yeux.

Tchitralêkha. Amie, tu as entendu ses paroles?

Ourvaçî. Oui, mais cela ne suffit pas encore à mon cœur.

Manavaka. Telle est la force de mon invention.

Le roi (*soupirant*). Elle ne connaît pas la cruelle souf-

rance intérieure qui me tourmente, et connût-elle ma passion par son pouvoir surnaturel, elle la dédaignerait! Puisse le dieu aux cinq flèches (l'Amour) me venir en aide, en faisant naître en elle le désir de la réunion, qui n'est rien tant que le fruit n'a pas été cueilli!

Ourvaçî (*regardant son amie*). O confusion! ô confusion! le grand roi me devine-t-il donc ainsi? Ah! je suis incapable de me montrer à lui. Aussi, après avoir écrit une lettre sur une feuille de hêtre produite par mon pouvoir surnaturel, je veux la jeter devant lui.

Tchitralêkha. J'approuve cette idée.

Ourvaçî fait semblant d'écrire et jette la feuille.

Manavaka. Quelle chose étrange! qu'est-ce que cela? La dépouille d'un serpent tombé ici pour me manger?

Le roi (*ayant regardé*). Ce n'est pas la peau d'un serpent, c'est un assemblage de caractères tracés sur une feuille de hêtre.

Manavaka. N'est-ce point Ourvaçî, qui, après avoir entendu vos plaintes, a tracé ces caractères sur une feuille de hêtre et vous les a envoyés?

Le roi. Rien n'est impossible au destin. (*Après avoir pris la feuille et l'avoir lue, avec joie.*) Ami, ta conjecture était juste.

Manavaka. Je voudrais bien entendre ce qu'il y a d'écrit sur cette feuille.

Ourvaçî. Bien! bien! Monsieur; vous êtes curieux.

Le roi. Écoute: « Seigneur, de même que j'ai été soupçonnée par vous de ne pas connaître ce que vous éprouvez, la personne aimée se trouve dans le même cas vis-à-vis

de celui qui l'aime ; et maintenant il n'y a plus de repos pour moi sur la couche de fleurs de Paridjâta, et les brises même du (paradis) Nandana sont comme des feux pour mon corps !

Ourvaçî. Que peut-il dire maintenant ?

Tchitralêkha. Que peut-il dire de plus que ses membres amaigris comme la tige fanée du lotus ?

Manavaka. Quel bonheur ! parce qu'un sujet de consolation a été obtenu par vous, c'est comme si au moment où je suis affamé j'étais invité à manger l'offrande de riz d'un sacrifice.

Le roi. Tu n'appelles cela qu'une consolation ? Vois : La déclaration de la femme aimée communiquée sur une feuille et trahissant une passion égale, est le gage du désir de la réunion ; ami, c'est comme si mon visage, qui tourne en haut ses regards, avait devant lui le visage de cette femme aux yeux enivrants.

Ourvaçî. L'impression de nos deux âmes est la même.

Le roi. Ami, les caractères s'effacent par la moiteur de mes doigts ; garde donc dans ta main ce message de la bien aimée.

Manavaka. Mais après ? Maintenant Ourvaçî, après vous avoir montré la fleur du désir, vous manque de parole quant au fruit.

Tchitralêkha (*s'approchant du roi*). Victoire ! victoire au grand roi !

Le roi (*troublé, avec respect*). Tu es la bienvenue ! (*Regardant à côté d'elle.*) Bienheureuse, mon plaisir n'est pas complet en te voyant sans ton amie ; comme lorsqu'on

voit la (rivière) Yamouna (seule), après l'avoir vue à son confluent avec le Gange [1].

TCHITRALÊKHA. Ne voit-on pas d'abord une rangée de nuages, et ensuite l'éclair?

MANAVAKA (*qui s'est éloigné*). Si ce n'est pas là Ourvaçî, ce doit être sa compagne.

LE ROI. Assieds-toi sur ce siége.

TCHITRALÊKHA (*après s'être assise*). Ourvaçî, après avoir salué le grand roi, lui fait savoir...

LE ROI. Qu'ordonne-t-elle?

TCHITRALÊKHA. « Dans cette injure commise envers moi par les ennemis des dieux, c'est le grand roi lui-même qui a été mon refuge; aujourd'hui, par l'effet du trouble qui s'est élevé en moi, à votre vue, je suis vivement blessée par l'amour, et plus que jamais je dois être regardée avec bonté par le grand roi. »

LE ROI. Mais, mon amie, tu dis que cette belle personne est remplie d'amour; ne vois-tu pas la souffrance de Pouroûravas à cause d'elle? Égale est l'inclination qui nous attire tous les deux; fais donc un effort (pour nous rapprocher): il faut, pour opérer leur union, joindre le fer chaud avec le fer chaud [2].

TCHITRALÊKHA (*s'étant approchée d'Ourvaçî*). Amie,

---

[1] Ces deux rivières sont du genre féminin en sanskrit : la Yamounâ et la Gangâ.

[2] L'édition Bollensen donne la variante qui suit : *Tâche de nous rapprocher. Réunis à moi cette belle personne, comme le clair de lune s'unit au disque de cet astre.* Il y a sans doute ici une allusion à l'origine de Pouroûravas qui appartient à la race lunaire.



viens ici. En voyant le terrible Amour devenu assez traitable, je suis devenue la messagère de celui que tu chéris le plus.

OURVAÇÎ (*troublée par le dépit et la crainte*). Ah ! étourdie, comme j'ai été à la légère abandonnée par toi !

TCHITRALÊKHA (*souriant*). Nous saurons bien tout à l'heure laquelle de nous deux abandonnera l'autre. En attendant rends-toi visible.

OURVAÇÎ (*s'approchant avec crainte et embarras*). Victoire ! victoire au grand roi !

LE ROI (*avec joie*). Belle nymphe, la victoire, en effet, est à moi pour qui ce mot de victoire a été prononcé, en le transportant d'Indra à un autre personnage.

Il lui prend les mains et la fait asseoir.

MANAVAKA. Qu'est-ce, Madame, que cette manière dont vous vous présentez ? Comment ! le brâhmane qui est le meilleur ami du roi n'est pas salué par vous ?

Ourvaçî le salue en souriant.

MANAVAKA. Salut à vous !

Derrière la scène, un messager des dieux.

Tchitralêkhâ, dépêche Ourvaçî. Cette composition dramatique où se trouve l'expression des huit espèces de sentiments, qui vous a été apprise par le solitaire Bharata, aujourd'hui le maître des dieux, en compagnie des gardiens du monde, désire la voir représenter.

Tous prêtent l'oreille. Ourvaçî laisse voir son abattement.

TCHITRALÊKHA. Tu as entendu les paroles du messager des dieux ; prends donc congé du grand roi.

OURVAÇÎ (*soupirant*). Je n'ai pas la force de parler.

TCHITRALÊKHA. Grand roi, voici ce que vous fait dire

Ourvaçî : « Je suis sous la dépendance d'un autre ; si je prends congé du grand roi, c'est que je ne veux pas me rendre fautive à l'égard du dieu des dieux. »

Le roi (*parlant avec effort*). Ce n'est pas moi qui vous ferai enfreindre les ordres d'Indra, mais souvenez-vous de celui que vous quittez.

Ourvaçî témoigne le chagrin qu'elle a de s'éloigner, et s'éloigne avec son amie en regardant le roi.

Le roi (*soupirant*). Il me semble que mes yeux sont inutiles à présent !

Manavaka.

Il cherche la feuille de hêtre pour la montrer au roi.

Et cette feuille.... (*Il s'arrête au milieu de sa phrase et se parle à lui-même tout troublé*). Par l'étonnement éprouvé à la vue d'Ourvaçî, cette feuille se sera échappée de ma main sans que je m'en aperçoive.

Le roi. Ami, que voulais-tu dire ?

Manavaka. Je voulais vous dire de ne pas vous laisser aller au découragement. L'existence d'Ourvaçî est fortement liée à la vôtre, et quoique éloignée (de vous), elle ne relâchera pas le lien qui l'attache.

Le roi. C'est bien aussi ce que j'ai dans la pensée, car lorsqu'elle est partie, elle qui n'est pas maîtresse d'elle-même, son cœur, devenu visible par le mouvement de son sein, a semblé venir de lui-même se placer en moi, au milieu de ses soupirs.

Manavaka (*à part*). Mon cœur bat en cherchant à devi-

---

[1] La formule dont s'est servie Ourvaçî est celle qu'on emploie ordinairement en s'adressant à Indra.

ner quel sera l'espace de temps qui se passera avant que mon ami ne revienne à parler de cette feuille.

Le roi. Ami, comment maintenant distraire mon cœur attristé? (*Se souvenant.*) Donne-moi la feuille de hêtre.

Manavaka (*regardant de tous côtés avec inquiétude*). Ah! comment se fait-il que je ne la voie pas? Sûrement cette feuille divine a pris le même chemin qu'Ourvaçî.

Le roi (*d'un ton de reproche*). En tout sot et étourdi!

Manavaka. Il faut chercher. (*Se levant.*) Elle doit être par ici ou par là.

Il fait toute sorte de gestes.
Entre alors la reine Ausinarî avec sa suivante et un grand nombre de gens de la cour.

La reine. Bonne Nipounikâ, est-il vrai que tu as vu le grand roi entrer dans le bosquet de lianes en compagnie du vénérable Mânavaka?

Nipounika. Est-ce que Madame a jamais reçu de moi une fausse information?

La reine (*faisant quelques pas et regardant devant elle*). Nipounikâ, qu'est-ce que cette feuille, pareille à une écorce fraîche, apportée ici par le vent du sud?

Nipounika (*l'ayant examinée*). Madame, c'est une feuille de hêtre où l'on voit une écriture tournante; mais la voici enroulée à l'ornement des pieds de votre majesté. (*Après l'avoir prise.*) Faut-il (vous) la lire?

La reine. Vois d'abord; s'il n'y a rien d'inconvenant, j'écouterai.

Nipounika (*après avoir lu*). Voilà que ce secret de famille se découvre. C'est, je l'imagine, une lettre d'amour en vers d'Ourvaçî, tombée entre nos mains par l'étourderie du respectable Mânavaka.

La reine. Eh bien, prends-en connaissance.

Nipounikâ lit.

La reine. Amie, avec ceci pour présent, allons voir cet amoureux des nymphes.

Nipounika. Je suis aux ordres de la reine.

Le roi. Divine brise du mont Malaya, amie du printemps, emporte pour te parfumer la poussière odorante des lianes; mais qu'as-tu besoin d'emporter cette lettre d'amour tracée par la propre main de ma bien-aimée? Tu sais bien, pourtant, que c'est à l'aide de centaines de consolations de ce genre que sont soutenus ceux que l'amour tourmente, quand ils ne peuvent se bercer de l'espoir de réussir promptement!

Nipounika. Madame, voyez! voyez! voilà qu'on est occupé à la recherche de cette feuille.

La reine. Eh! examinons toutes deux; ne dis mot.

Manavaka. Ah! qu'est-ce que cela? J'ai été trompé par la queue d'un paon colorée comme un lotus bleu épanoui.

Le roi. Frappé de tous côtés, malheureux que je suis!

La reine (*s'approchant tout à coup*). Seigneur, c'est assez vous tourmenter, la voici cette feuille de hêtre.

Le roi (*tout troublé, à part*). Ah! la reine! (*Avec embarras.*) Vous êtes la bienvenue, Madame.

La reine. Malvenue en ce moment, vous voulez dire.

Le roi (*à l'oreille de son ami*). Comment parer ce contretemps?

Manavaka. Pour le voleur surpris avec l'objet volé, il n'y a pas de subterfuge possible.

Le roi. Ce n'est pas cette feuille que je cherche, c'est

une feuille contenant un mantra[1] qui m'a fait commencer cette recherche.

LA REINE. Cela vient à propos pour cacher votre bonne fortune.

MANAVAKA. Allons, hâtez son dîner : par ce moyen sa bile s'apaisera, et il deviendra calme.

LA REINE. Nipounikâ, voilà vraiment un beau conseil donné à son ami par le brâhmane. Quelle autre chose peut désirer celui qui est affligé ?

MANAVAKA. Mais voyez, tous ne sont-ils pas consolés par des mets variés ?

LE ROI. Fou ! tu fais forcément de moi un offenseur.

LA REINE. Ce n'est pas vous qui êtes l'offenseur : c'est moi qui suis en faute ici en me présentant mal à propos devant vous. Nipounikâ, sortons d'ici.

En parlant ainsi elle s'éloigne avec colère.

LE ROI. C'est bien moi qui suis coupable ; pardonnez, calmez votre ressentiment. Quand la personne qu'il faut respecter est irritée, comment l'esclave peut-il être innocent ?

Il tombe à ses pieds.

LA REINE. Trompeur ! je ne suis pas, en vérité, assez crédule pour accepter cet hommage ; je me défie de vous, au contraire, devenu si humble et si repentant !

NIPOUNIKA. Partons, partons, Madame.

La reine laisse le roi et s'éloigne avec sa suite.

MANAVAKA. Comme une rivière gonflée par la pluie et

---

[1] Qui peut être un passage du Vêda, une invocation aux dieux ou une formule magique.

troublée, la reine est partie ; relevez-vous, relevez-vous donc !

Le roi. Ami, cela n'a pas réussi ; vois, l'hommage rendu à une personne qui vous est chère, s'il n'est pas sincère, ne touche pas plus le cœur des femmes qu'une pierre fausse artistement colorée ne trompe un lapidaire.

Manavaka. Ce que vous dites là est parfaitement juste. Celui qui a l'œil malade ne peut supporter devant lui la flamme d'une lampe.

Le roi. Ce n'est pas cela. Quoique ma pensée soit toute à Ourvaçî, je n'en estime pas moins beaucoup la reine ; mais puisqu'elle a dédaigné ma soumission, je veux être ferme à son égard.

Manavaka. Eh bien, ne parlons plus de la reine, et que votre seigneurie s'occupe de procurer de quoi se soutenir à un serviteur qui meurt de faim : c'est l'heure de s'occuper du bain et du repas.

Le roi (*après avoir regardé le ciel*). Comment ! la moitié du jour est passée ? C'est pour cela que le paon accablé par la chaleur se couche dans le frais bassin creusé au pied d'un arbre. Les abeilles dorment sur les fleurs des karnikaras qu'elles ont ouvertes ; l'oie, abandonnant l'eau échauffée par le soleil, va s'abriter sous les bouquets de lotus du rivage ; et le perroquet, dans la cage où il demeure et se livre à ses jeux, haletant, demande de l'eau.

Ils sortent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Entrent deux disciples de Bharata.

PREMIER DISCIPLE. Ami Pâilava, en sortant de la salle du feu sacré pour se rendre à la demeure du grand Indra, le maître t'a fait prendre un siége près de lui, et moi j'ai été préposé à la garde de la salle du feu sacré ; c'est pourquoi je te demande si l'assemblée des dieux a été satisfaite de la composition dramatique de notre maître.

DEUXIÈME DISCIPLE. Je ne sais si cette assemblée a été satisfaite, mais dans cette œuvre poétique composée par Sarasvatî[1] elle-même, *Le choix d'un époux par Lakchmî*[2],

---

[1] Déesse de l'éloquence.

[2] C'était une coutume des premiers temps de la société hindoue. Les princesses et les femmes d'un rang élevé choisissaient elles-mêmes leur époux. Les prétendants étaient appelés à la demeure du père, où, après quelques jours passés en fêtes, ils s'assemblaient dans une salle. La jeune fille venait alors choisir son époux en lui jetant une guirlande autour du cou. Le mariage était célébré ensuite suivant les rites ordinaires. Cette coutume a fourni le sujet de plusieurs épisodes intéressants dans les poëmes hindous, et entre autres de celui qui a pour titre : « Le choix d'un époux par Drâupadi » dont M. Théod. Pavie a donné une élégante traduction dans ses *Fragments traduits du Mahâbhârata*. Paris, 1844, in-8°.

Ourvaçî, à la plupart des passages de sentiment, s'est complètement troublée.

PREMIER DISCIPLE. Il y a eu faute manifeste, c'est ce que tu vas dire.

DEUXIÈME DISCIPLE. Oui, son discours a été décousu.

PREMIER DISCIPLE. Comment cela?

DEUXIÈME DISCIPLE. Ourvaçî, paraissant dans le personnage de Lakchmî[1], est interrogée par Mênakâ remplissant le rôle de la nymphe Vârounî, de cette manière : « Les héros des trois mondes sont réunis, ainsi que les gardiens du monde, avec Krichna; quel est celui vers lequel penche ton cœur ? »

PREMIER DISCIPLE. Et après?

DEUXIÈME DISCIPLE. Quand elle aurait dû dire : « C'est vers Pourouchôttama, » il lui est échappé de dire : « C'est vers Pouroûravas. »

PREMIER DISCIPLE. Les organes de l'intelligence sont sous la dépendance de la destinée. Et le sage (Bharata) ne s'est pas irrité contre elle?

DEUXIÈME DISCIPLE. Elle a été maudite par notre précepteur, mais elle a été soutenue par le grand Indra.

PREMIER DISCIPLE. De quelle manière?

DEUXIÈME DISCIPLE. « Puisque tu as oublié mes leçons, ta science divine disparaîtra. » Telle a été la malédiction immédiate du maître. Pourandara (Indra), au contraire,

---

[1] Épouse de Vichnou, déesse de la fortune. Vârounî est le nom du vingt-cinquième astérisme lunaire, personnifié par une nymphe. Mênakâ est une nymphe céleste, comme Ourvaçî.

en voyant Ourvaçî honteuse et la tête baissée, (lui) a dit : « Il faut faire quelque chose d'agréable pour celui à la vie duquel la tienne est liée, pour ce grand roi qui a combattu à mes côtés. C'est pourquoi demeure auprès de Pouroûravas suivant ton désir, jusqu'à ce qu'il ait des descendants de toi. »

Premier disciple. Cela est digne du grand Indra qui conçoit la pensée intérieure des hommes.

Deuxième disciple. (*Après avoir regardé le soleil.*) Par l'entraînement du discours, l'heure de l'ablution a été dépassée ; allons donc tous les deux auprès du maître.

Ils sortent tous les deux. — Fin du prologue.

La scène représente le palais de Pratichthâna.

Entre un chambellan.

Le chambellan. Tout père de famille, quand il est jeune et actif, s'efforce d'acquérir des richesses ; plus tard il est délivré de ce fardeau par ses fils et se livre au repos. Pour nous, au contraire, le soin incessant de mesurer ses paroles, nécessité par le respect, et qui détruit toute tranquillité, voilà ce qui nous attend. La garde des femmes est un fâcheux emploi !

La fille du roi de Bénarès, occupée de rites religieux, m'a ordonné ceci :

« Va de ma part prévenir le roi de ce qui lui a été demandé par la bouche de Nipounikâ : Qu'ayant, pour l'ac-

complissement d'un vœu, mis de côté tout orgueil, je verrai le grand roi quand il aura achevé les cérémonies du crépuscule du soir. »

Après avoir fait quelques pas et avoir regardé.

Agréable, en vérité, est le spectacle que présente, à la fin du jour, le palais du roi.

Les paons, fatigués par le sommeil qu'amène la nuit, sont comme attachés sur leurs perchoirs ; les pigeons qui rentrent dans les tourelles se confondent avec la fumée des parfums qui sort par le grillage des fenêtres. Les vieux serviteurs de l'appartement des femmes, empressés de remplir leurs fonctions, disposent aux lieux consacrés et ornés de fleurs les lampes allumées pour les cérémonies propitiatoires du crépuscule.

Après avoir regardé.

Déjà voilà le roi qui s'approche. Entouré de flambeaux que portent à la main la suite des femmes qui l'entourent, il brille comme une montagne en mouvement dont les ailes n'ont pas été coupées [1], et dont les flancs sont couverts de tiges fleuries de karnikaras [2].

Entre le roi, comme il vient d'être dit, entouré de sa suite, avec Mânavaka.

Le roi (*à part*). Le jour, dont les occupations ont fait diversion à ma tristesse, s'est passé sans trop de peine ; mais comment passer la nuit, dont les longues veilles n'offrent point de distraction ?

Le chambellan (*s'approchant*). Victoire, victoire au

---

[1] Les ailes des montagnes sont les nuages qui ont été, dit-on, coupées par Indra.

[2] *Pterospermum acerifolium.*

roi ! Sire, la reine vous fait dire que derrière le Palais de la perle la lune est belle à voir ; elle vous prie de vous y rendre et de l'attendre jusqu'à ce que l'astre entre dans l'astérisme de Rôhinî[1].

LE ROI. Dites à la reine que son désir sera accompli.

Le chambellan sort en disant qu'il va obéir.

LE ROI. Ami, serait-il vrai que ce retour de la reine est la suite d'un vœu ?

MANAVAKA. Je pense que la reine, cédant au repentir, désire, sous le prétexte d'un vœu, faire oublier le dédain qu'elle a montré pour votre soumission.

LE ROI. Ce que tu dis est vraisemblable : les femmes sages, après avoir repoussé ceux qui se mettent à leurs pieds, en éprouvent du regret et cherchent, par diverses avances, à ramener ceux qu'elles aiment. Montre-moi donc le chemin du Palais de la perle.

MANAVAKA. Par ici, par ici ; que votre majesté monte par cet escalier de cristal rafraîchi par les eaux du Gange. Le Palais de la perle offre tous les agréments.

Le roi monte l'escalier. Tous l'imitent.

MANAVAKA. (*Faisant un geste pour indiquer.*) La lune doit être près de se lever, car la face de l'horizon oriental apparaît avec une teinte rougeâtre.

LE ROI. Tu as raison : l'obscurité est refoulée bien loin par les rayons de la lune encore cachée, mais prête à se le-

---

[1] On a déjà vu que la lune (*lunus*) était du masculin. Rôhinî est une nymphe céleste, personnifiant le quatrième astérisme lunaire qui porte son nom.

ver, et la face de l'horizon oriental ravit mes yeux comme (un visage) dont on écarterait les boucles de cheveux.

MANAVAKA. Oh! oh! voici le roi des plantes médicinales [1] qui se lève, pareil à un gâteau de sucre candi!

LE ROI (*souriant*). Tout objet, pour un gourmand, semble fait pour être mangé.

Se prosternant en joignant les mains.

Bienheureux roi des étoiles, qui prêtes ta lumière aux cérémonies des gens de bien ; qui rassasies d'ambroisie les mânes et les dieux; ennemi des ténèbres qui s'accumulent pendant la nuit, salut à toi, qui es placé sur le sommet de la tête d'Indra!

MANAVAKA. Par un signe compréhensible pour les brâhmanes, vous êtes congédié par votre aïeul [2] ; asseyez-vous donc ; moi aussi je vais m'asseoir à l'aise.

Le roi, suivant le conseil de Mânavaka, après s'être assis et avoir regardé la suite qui l'entoure :

Les flambeaux ne sont pas nécessaires pendant le clair de lune; vous pouvez aller vous reposer.

Les femmes qui forment la suite. Comme l'ordonne votre majesté.

Elles sortent.

LE ROI (*après avoir regardé la lune, se tournant vers Mânavaka*). Ami, encore un instant, et la reine va arriver. Pendant que nous sommes seuls, je vais te dire l'état de mon âme.

MANAVAKA. Eh bien! quoique la nymphe Ourvaçî ne

---

[1] Épithète du dieu de la lune.

[2] Pourouravas est un descendant du dieu de la lune.



soit pas visible, après avoir vu que sa passion était égale (à la vôtre), il est bien permis de s'appuyer sur l'espérance.

Le roi. Oui, cela est ainsi. Grand est le tourment de mon esprit; mais comme le courant d'un fleuve dont la rapidité est entravée par (un lit) de roches étroites et inégales, et quand il y a obstacle au bonheur de la réunion, mon amour n'en suit pas moins son penchant.

Manavaka. Vrai comme vous êtes beau, même avec vos membres amaigris, je verrai votre réunion avec les Apsaras (nymphes).

Le roi. (*Faisant un mouvement.*) De même que par tes paroles, qui font naître l'espérance, tu adoucis mon chagrin profond, ce bras droit vient en même temps me rassurer par des pulsations.

Manavaka. Le discours d'un brahmane ne trompe jamais.

Le roi a l'air rempli d'espérance. Entre alors, sur un char aérien, parée comme pour un rendez vous, Ourvaçî accompagnée de Tchitralêkhâ.

Ourvaçî. (*Après s'être regardée.*) Amie, ce vêtement fait pour aller à un rendez-vous, orné de perles et de saphirs, réjouit mon cœur.

Tchitralêkha. Il n'y a pas de paroles assez fortes pour le louer; tout ce que je puis dire, c'est que je voudrais être à la place de Pouroûravas.

Ourvaçî. Amie, je suis sans force; mais toi, amène-le-moi promptement, ou conduis-moi à la demeure de cet aimable prince.

Tchitralêkha. Mais, nous sommes arrivées au glorieux palais de celui que tu aimes; il se réfléchit dans l'eau sombre de la Yamounâ, pareil au mont Kâilâça.

Ourvaçî. Eh bien, vois donc par ton pouvoir surnaturel où se trouve le ravisseur de mon cœur, et ce qui l'occupe en ce moment.

Tchitralêkha (*à part*). Je vais m'amuser un peu à ses dépens. (*Haut.*) Chère amie, je l'aperçois dans un lieu retiré, propice au plaisir ; il jouit, suivant son désir, de la société d'une personne qu'il aime.

Ourvaçî. Tais-toi, mon cœur ne te croit pas. Ma chère Tchitralêkhâ, tu as quelque chose dans l'esprit en parlant ainsi. Il est avec celui en présence duquel il m'a ravi le cœur.

Tchitralêkha (*ayant regardé*). Le sage roi, en compagnie de son ami seulement, est allé au Palais de la perle. Approchons donc.

Toutes deux descendent à terre.

Le roi. Ami, le tourment de l'amour s'accroît pendant la nuit.

Ourvaçî. Ces paroles vagues troublent mon cœur. Invisibles toutes deux, écoutons ce qu'il dit, afin que nos doutes soient levés.

Tchitralêkha. Comme tu voudras.

Manavaka. Jouissez de ces rayons de la lune imprégnés d'ambroisie.

Le roi. Ami, la souffrance que j'éprouve ne peut être calmée ainsi ou de toute autre manière : ni par une couche de fleurs fraîches, ni par les rayons de la lune, ni par la poudre de sandal étendue sur tout mon corps, ni par des rangées de perles; seule, la nymphe divine est capable d'éloigner le mal que j'ai dans le cœur, ou encore un entretien dont elle serait le sujet pourrait l'adoucir.

OURVAÇÎ. O mon cœur, pour m'avoir quittée aujourd'hui et avoir passé à lui, voilà le (doux) fruit que tu recueilles!

MANAVAKA. Pour moi, quand je n'ai pas de crême sucrée, rien qu'en y pensant je me donne du plaisir.

LE ROI. Tu es facile à satisfaire.

MANAVAKA. Pour vous, avant peu vous obtiendrez la nymphe.

LE ROI. Ami, je le crois aussi.

TCHITRALÊKHA. Écoute, toi que rien ne satisfait.

MANAVAKA. Comment cela?

LE ROI. La partie de mon corps qui, par le mouvement du char, a été pressée par le sien, est seule vivante en moi; le reste n'est qu'une masse d'argile.

OURVAÇÎ. Pourquoi tarderais-je maintenant? (*S'approchant vivement.*) Chère Tchitralêkhâ, le grand roi ne fait pas la moindre attention à moi qui suis là devant lui!

TCHITRALÊKHA (*souriant*). Étourdie! tu n'as pas déposé le voile divin qui t'empêche d'être vue!

Derrière la scène. Par ici, par ici, ô reine!

Tous prêtent l'oreille. Ourvaçî et son amie paraissent contrariées.

MANAVAKA (*étonné*). Ah! voici la reine. Que votre bouche soit bien scellée!

LE ROI. Toi-même, prends un maintien composé.

OURVAÇÎ. Amie, que faut-il faire maintenant?

TCHITRALÊKHA. Sois sans crainte, tu es invisible; la reine vient avec l'habit d'une personne qui accomplit un vœu; elle ne restera donc pas longtemps.

Entre la reine accompagnée de sa suite qui porte des présents.

LA REINE. (*Après avoir regardé la lune.*) Amie, le di-

viu Lunus, par son union avec Rôhinî[1], brille davantage.

Nipounika. De même, en se réunissant à la reine, le roi acquerra une splendeur inaccoutumée.

Elles font quelques pas.

Manavaka. En vérité, elle apporte des présents. Aujourd'hui qu'elle a, sous prétexte d'un vœu, mis de côté tout ressentiment contre vous, elle paraît plus belle à mes yeux.

Le roi (*souriant*). Tes deux suppositions sont justes; la dernière surtout me paraît certaine, car la reine couverte de vêtements blancs, parée seulement de fleurs (blanches) du *mangala*, les cheveux entremêlés de tiges choisies de l'herbe *dôurba*, avec ce maintien où tout orgueil a disparu à l'occasion d'un vœu, paraît pleine de bonté pour moi.

La reine. (*Après s'être approchée.*) Que le roi soit victorieux!

La suite. Victoire, victoire au roi!

Manavaka. Salut à la reine!

Le roi. Madame[2], vous êtes la bienvenue!

Il la prend par la main et la fait asseoir.

Ourvaçî. C'est avec raison qu'elle est désignée par le nom de dêvî (déesse), car Satchî (épouse d'Indra) elle-même ne la surpasse pas en beauté!

Tchitralêkha. Voilà qui est parler sans jalousie.

La reine. Après avoir honoré mon seigneur, il me reste

---

[1] Voy. p. 47.

[2] Le texte a ici *dêvî*, déesse, qui s'emploie aussi dans le sens de reine, de même que le masculin *dêva*, dieu, pour désigner un roi. Cette remarque est nécessaire pour comprendre les paroles que va prononcer Ourvaçî, qui prend au propre le mot *dêvî*.



un vœu à accomplir; souffrez donc un moment de dérangement.

Le roi. Mânavaka, c'est vraiment une faveur que d'être dérangé ainsi !

Manavaka. Puis-je être souvent dérangé de même par des paroles de bon augure!

Le roi. Et comment est désigné le vœu de la reine?

La reine regarde Nipounikâ.

Nipounika. On le nomme : « La réconciliation avec un époux chéri. »

Le roi. (*Regardant la reine.*) Par ce vœu, vertueuse reine, vous fatiguez nuit et jour votre corps délicat comme la tige du lotus. Pourquoi, quand l'esclave est là, désireux d'obtenir vos bonnes grâces, est-ce lui qui est sollicité par vous?

Ourvaçî. (*Avec un sourire forcé.*) Grande est l'estime qu'il a pour elle.

Tchitralêkha. Folle que tu es! Quand les flatteurs ont leur pensée occupée ailleurs, c'est alors qu'ils redoublent de politesse.

La reine. C'est l'efficacité de ce vœu qui fait que mon seigneur est touché ainsi.

Manavaka. Que votre majesté reste calme; il ne vous convient pas de refuser le compliment.

La reine. Jeunes filles, apportez les présents, pour que je puisse adresser mes hommages aux rayons de la lune qui éclairent le palais.

La suite. Suivant l'ordre de la reine, voici l'offrande.

La reine (*après avoir rendu hommage aux rayons de*

la lune, en offrant des fleurs, etc.). Amie, fais présent de ces gâteaux au vénérable Mânavaka et au chambellan.

La suite. Comme l'ordonne la reine. — Vénérable Mânavaka, voici les gâteaux qui vous sont offerts.

MANAVAKA. (*Après avoir pris le plat de gâteaux.*) Mes remercîments à la reine! Puisse son vœu être très-fructueux!

LA SERVANTE. Vénérable chambellan, ceci est pour vous.

LE CHAMBELLAN. (*Après avoir pris ce qu'on lui offre.*) Je remercie la reine.

LA REINE (*au roi*). Seigneur, veuillez vous approcher.

LE ROI. Me voici.

LA REINE. (*Après avoir rendu hommage au roi et l'avoir salué en portant les mains à son front.*) Après avoir pris à témoin les deux divinités Rôhinî et le dieu de la lune, je veux me rendre le roi favorable : à partir d'aujourd'hui, quelle que soit la femme que mon seigneur aimera, ou qui s'attachera à lui et l'accompagnera, il pourra rester avec elle sans obstacle.

OURVAÇÎ. Je ne sais ce qui doit résulter de ce discours de la reine, mais mon cœur est rempli d'une véritable espérance.

TCHITRALÊKHA. Amie, autorisée par la reine qui est remplie de dignité, ta réunion avec celui que tu aimes ne rencontrera pas d'obstacle.

MANAVAKA (*à part*). Quand un coupable s'échappe en présence d'un homme qui a les mains coupées, celui-ci dit (forcément) : Va, c'est bien! (*Haut à la reine.*) Est-ce que le roi se montre indifférent pour la reine?

La reine. Fou ! au prix même de mon bonheur, je désire celui de mon seigneur. Juge, d'après cela, s'il m'est cher ou non.

Le roi. Jalouse, vous pouvez me donner à une autre ou faire de moi un esclave, et pourtant je ne suis pas pour vous ce que vous croyez, ô femme timide !

La reine. Soit, le vœu de la conciliation d'une personne aimée est accompli comme il était convenu. Allez donc, vous qui m'accompagnez, partons.

Le roi. On ne s'en va pas ainsi, abandonnant celui avec lequel on s'est reconcilié.

La reine. Seigneur, la cérémonie religieuse est complètement achevée.

Elle sort avec sa suite.

Ourvaçî. Le roi aime son épouse ; cependant je ne puis lui retirer mon cœur.

Tchitralêkha. Comment un espoir aussi ferme (que le tien) s'évanouirait-il ?

Le roi. (*Retournant à son siége.*) Ami, la reine s'est-elle éloignée ?

Manavaka. Dites avec confiance ce que vous voulez dire. Vous avez été promptement abandonné par la reine, comme l'est un malade par un médecin qui, après avoir réfléchi, se dit : Il est incurable !

Le roi. Ah ! si du moins Ourvaçî...

Ourvaçî (*à part*). Aujourd'hui son désir pourra s'accomplir.

Le roi. Si seulement le doux bruit des anneaux qui s'agitent au-dessus de la cheville de ses pieds frappait mon

oreille, même sans que je la visse ! Si, s'approchant ensuite furtivement, elle couvrait mes deux yeux de ses mains de lotus ! Si, après être descendue dans ce palais, hésitant par l'effet de la crainte, elle était de force et pas à pas amenée près de moi par son adroite amie !

TCHITRALÊKHA. Chère Ourvaçî, accomplis à l'instant même le désir qu'il exprime.

OURVAÇÎ (*avec crainte*). Je vais badiner un instant.

Elle s'approche du roi, par derrière, et lui couvre les yeux avec ses mains. Tchitralêkhâ fait comprendre à Mânavaka ce qui se passe.

LE ROI (*tressaillant aussitôt qu'il est touché*). Ami, n'est-ce pas la belle nymphe créée par Nârâyana ?

MANAVAKA. Comment votre majesté le comprend-elle ?

LE ROI. Quelle autre pourrait-ce être ?

Comment, au contact d'une main, mon corps frémirait-il (ainsi) dans tous ses pores ? Le lotus ne s'épanouit pas aux rayons du soleil comme à ceux de la lune.

OURVAÇÎ. C'est étrange, mes mains sont fixées comme si elles étaient retenues par un ciment aussi fort que le diamant ; je ne puis les détacher. (*En parlant ainsi, elle reste debout, les yeux baissés, après avoir retiré ses mains qui couvraient les yeux du roi. Après s'être un peu approchée.*) Que le grand roi soit victorieux !

TCHITRALÊKHA (*au roi*). (Auguste) ami, que le bonheur vous accompagne !

LE ROI. Il est déjà venu !

OURVAÇÎ. Chère amie, le grand roi m'a été donné par la reine, voilà pourquoi je suis maintenant attachée à sa personne ; ne t'imagine donc pas que je prends la part qui lui appartient.

Manavaka. Comment! vous étiez donc là toutes deux quand le soleil s'est couché?

Le roi (*regardant Ourvaçt*). Si tu prends possession de ma personne en disant : Il m'a été donné par la reine, dans quel but mon cœur avait-il donc été ravi par toi?

Tchitralêkha. Ami, elle n'a rien à répondre. Maintenant écoutez ce que j'ai à dire.

Le roi. Je suis attentif.

Tchitralêkha. Aussitôt après le printemps, je dois, pendant l'été, être au service du divin soleil. Faites donc en sorte que cette chère amie ne regrette pas le ciel.

Manavaka. Qu'y a-t-il au ciel à regretter? On n'y mange ni l'on y boit; on ne trouve là que des êtres dont les yeux ne clignent pas, comme ceux des poissons[1].

Le roi. Ami, comment pourrait-on (lui) faire oublier le ciel, dont le bonheur ne peut se décrire? Toutefois son esclave Pouroûravas n'aura jamais d'autre femme pour compagne.

---

[1] Les dieux sont supposés exempts du clignement des yeux. Les poëmes hindous font souvent allusion à cet attribut de la divinité, et cette particularité est d'autant plus digne de remarque, qu'elle coïncide avec les notions de la mythologie classique. Héliodore dit : « Les dieux se reconnaissent à leur regard fixe et qui ne cligne jamais », et il cite Homère à l'appui. Un passage de l'Iliade, qu'il n'a pas cité, vient peut-être confirmer ce qu'il avance. Les *yeux de marbre* de Vénus, auxquels Hélène reconnaît la déesse, et qui ont fort embarrassé les commentateurs et les traducteurs, sont probablement les yeux qui, suivant les Hindous, ne se ferment pas un seul instant, comme les yeux de marbre d'une statue.

(*Extrait d'une note de M. Wilson*).

Tchitralèkha. Je suis satisfaite. Chère Ourvaçî, sois sans crainte et prends congé de moi.

Ourvaçî. (*Après avoir embrassé tendrement Tchitralêkhâ.*) Chère amie, tu ne m'oublieras pas !

Tchitralêkha (*souriant*). C'est à toi, qui es réunie à ton ami, qu'il faut faire cette prière.

Elle sort après avoir salué le roi.

Manavaka. Soyez donc heureux ! voilà vos désirs accomplis.

Le roi. Vois combien, en effet, je suis heureux : après que j'ai eu obtenu l'empire de la terre avec un seul parasol et un trône orné des pierres précieuses du diadème des rois, je n'ai pas été si heureux que je le suis aujourd'hui que j'ai obtenu d'être à ses pieds comme son serviteur dévoué.

Ourvaçî. Les paroles me manquent pour vous répondre.

Le roi (*ayant pris Ourvaçî par la main*). Oh ! maintenant nul obstacle ne s'oppose à mon bonheur, puisque j'ai obtenu l'objet de mes désirs ! Les rayons même de la lune sont agréables à mon corps ; les flèches même de l'Amour sont douces à mon cœur ; tout ce qui, belle nymphe, était assombri par la colère me devient agréable par ma réunion à toi !

Ourvaçî. J'ai été fautive à l'égard du grand roi en tardant (si) longtemps (à venir).

Le roi. Non, non, ne parlez pas ainsi. Ce qui, présent, est un malheur, devient bonheur quand une année s'est écoulée[1]. Pour celui qui est brûlé par le soleil l'ombre d'un arbre est un véritable bienfait.

[1] Une variante donne le sens que voici : Le bonheur qui vient du malheur n'en est que mieux goûté.

Manavaka. Soit ! Vous avez joui des rayons de la lune, délicieux le soir. Il est temps que vous rentriez dans le palais.

Le roi. Montre donc la route à notre amie.

Manavaka. Par ici, par ici, Madame.

Le roi. Belle Ourvaçî, il me reste un désir.

Ourvaçî. Lequel ?

Le roi. Avant d'avoir obtenu l'objet de mes désirs, la nuit me paraissait cent fois longue. Si, maintenant que tu es réunie à moi, elle est aussi longue à s'écouler, je serai satisfait !

Ils sortent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME[1].

La scène est dans la forêt d'Akaloucha.

Derrière la scène, air dans le rhythme akchiptikâ, pour annoncer l'arrivée de Sahadjanyâ et de Tchitralêkhâ.

Le cœur troublé par la séparation d'avec son amie chérie, accompagnée d'une autre amie, elle se désole sur le bord du lac rempli de lotus épanouis au contact des rayons du soleil.

Entre alors Sahadjanyâ avec Tchitralêkhâ.
Tchitralêkhâ, au moment où elle entre, regarde de tous côtés. Air dvipadika.

Remplis de chagrin à cause de leur compagne, deux cy-

---

[1] Dans tous les drames indiens connus jusqu'à présent, il ne s'en trouve aucun qui contienne un acte du genre de celui-ci. Écrit presque tout entier en *prâkrit*, il présente des formes qui ne sont pas seulement particulières à ce langage, mais qui, de plus, sont arrangées d'après un rhythme musical approprié au chant. Il s'y trouve aussi des indications pour la manière de faire les gestes, de sorte que cet acte a le caractère de l'opéra et du mélodrame ; mais les noms des airs et des mesures indiqués sont inconnus aujourd'hui, même aux Pandits. Voy. la note de M. Wilson, *Select specimens of the Theatre of the Hindus*, au commencement de cet acte.

gnes femelles pleins de tendresse, l'œil troublé par les larmes, se désolent sur le lac.

SAHADJANYA (*avec tristesse*). Tchitralêkhâ, l'ombre de ton visage, sombre comme le lotus à cent feuilles qui se fane, décèle le malaise de ton cœur ; dis-moi donc la cause de ta peine, pour que je la partage avec toi.

TCHITRALÊKHA (*tristement*). Amie, en me voyant privée de mon amie chérie qui, maintenant qu'est venue la saison du printemps, devrait se trouver auprès du divin soleil pour le servir, comme c'est le devoir des Apsaras (nymphes), je suis vivement affligée.

SAHADJANYA. Je connais la tendre amitié que vous avez l'une pour l'autre. Mais après ?

TCHITRALÊKHA. Ces jours-ci, quand je me suis demandé : Qu'y a-t-il de nouveau? j'ai, par l'effet de mon intuition divine, appris qu'il y avait eu un grand malheur.

SAHADJANYA. Qu'est-ce donc?

TCHITRALÊKHA (*avec tristesse*). Ourvaçî ayant emmené avec elle le saint roi que protége la fortune, après qu'il eut remis à ses ministres le fardeau du gouvernement, était allée avec lui sur le sommet du mont Kâilâsa pour se réjouir dans la forêt de Gandhamâdana.

SAHADJANYA (*approuvant*). C'est en effet dans ces lieux qu'on se livre au plaisir. Et après?

TCHITRALÊKHA. Alors, là, sur les bords de la (rivière) Mandâkinî, la fille d'un Vidyâdhara[1], nommée Oudakavatî, qui jouait avec des monceaux de sable, ayant été quelque

[1] Classe de demi-dieux, habitants des airs.

temps l'objet de l'attention du grand roi, ma chère Ourvaçî s'est fâchée de cela.

SAHADJANYA. Elle a certainement manqué de patience, et son affection est allée trop loin ; aussi la destinée s'est montrée là puissante. Et après?

TCHITRALÊKHA. Ourvaçî n'acceptant pas les excuses de son époux, ayant le cœur troublé par la malédiction de son précepteur et oubliant la défense divine, est entrée dans le bois de Koumâra[1], que toute femme doit éviter. Aussitôt qu'elle y a été entrée, elle a été changée en une liane qui se trouve sur la lisière du bois.

SAHADJANYA (*avec chagrin*). Rien ne peut échapper à la destinée ; de sorte qu'un pareil changement de forme a eu lieu. Et après?

TCHITRALÊKHA. Depuis ce moment le roi est à la recherche de son amie chérie au milieu de la forêt ; devenu fou, il passe le jour et la nuit à se dire : Ourvaçî est par ici! Ourvaçî est par là! (*Regardant le ciel.*) L'arrivée des nuages qui souvent, même pour les gens heureux, est une cause de douce mélancolie, ne lui apportera pas de soulagement, je crois.

Air djambhalikâ.

Remplis de chagrin à cause de leur compagne, deux cygnes femelles, pleins de tendresse, l'œil rempli de larmes brûlantes qui ne cessent de couler, se désolent sur le lac.

SAHADJANYA. Amie, y a-t-il quelque moyen de réunion?

[1] L'un des noms de Kârtikêya, le dieu de la guerre. On trouvera un peu plus loin l'explication de ce passage.



Tchitralékha. Excepté le joyau de la réunion produit par la splendeur des pieds de (la déesse) Gâurî[1], où trouver le moyen de les réunir?

Sahadjanya. Des êtres distingués comme ceux-ci ne peuvent avoir longtemps le malheur en partage; aussi, bien certainement, quelque moyen de réunion, avec tous les signes de la réconciliation, se présentera, j'imagine. (*Regardant du côté de l'est.*) Viens donc, allons toutes deux remplir notre devoir auprès du divin roi de l'Orient (le soleil).

Air khandadhâra.

L'esprit agité par ses pensées, désireux de revoir son compagnon, le cygne femelle erre sur le lac délicieux, rempli de lotus épanouis.

Elles sortent toutes deux. — Fin du prologue.

Derrière la scène, air akchiptikâ pour l'entrée de Pouroûravas.

L'air visiblement altéré par le trouble où l'a jeté la séparation d'avec sa bien-aimée, le chef des rois des éléphants entre dans la forêt. Son corps, pareil à une colline, est orné de branches et de fleurs.

Entre alors le roi, l'air égaré et les yeux fixés sur le ciel.

Le roi (*avec colère*). Ah! Rakchas pervers, arrête! arrête! Où vas-tu emportant celle qui m'est chère? (*Après avoir regardé.*) Comment! du sommet de la montagne il s'est élevé dans le ciel et fait tomber sur moi une pluie de flèches!

---

[1] Cette phrase se trouvera expliquée plus loin.

En parlant ainsi, il prend une motte de terre et cherche à atteindre (son ennemi). Air Dvipadika, pendant qu'il regarde de tous côtés.

« Le cœur rempli de chagrin, à cause de celle qu'il aime, « privé de sa compagne, le jeune cygne, l'œil baigné de lar- « mes, se désole sur le lac. »

Après avoir reconnu (son erreur), tristement.

Mais non, c'est un nuage nouveau, armé (de pluie), et non un orgueilleux Rakchas ; c'est l'arc-en-ciel qui s'étend au loin, et non un arc (pour lancer des flèches) ; c'est une ondée violente, et non une succession de traits ; c'est l'éclair pareil à la trace de l'or sur la pierre de touche, ce n'est pas ma chère Ourvaçî !

Il tombe épuisé. Air Dvipadika, pendant qu'il se relève en soupirant.

Je le sais, un esprit de la nuit entraîne celle qui a des yeux de lotus, aussi loin que le nuage noir emporte l'éclair qui brille !

Tristement, après avoir réfléchi.

Où donc peut-elle être allée? où est-elle, cachée peut-être par son pouvoir surnaturel, et parce qu'elle est fâchée. Mais elle ne sera pas longtemps irritée. Serait-elle remontée au ciel ? Pourtant son cœur est plein de tendresse pour moi.

Avec colère.

Ils ne pourraient me l'enlever, les ennemis des dieux, si elle était près de moi ! Mais qu'est-ce que ce destin qui fait qu'elle s'en est allée si loin que mes yeux ne peuvent la voir ?

Air Dvipadika. Après avoir regardé de tous côtés, en soupirant et en versant des larmes.

Hélas ! pour ceux qui ont contre eux la destinée, le malheur s'enchaîne au malheur ! Comment, cette séparation d'avec mon amie, si difficile à supporter pour moi aujourd'hui, il faut qu'elle arrive pendant les jours si doux, où l'ar-

rivée des nuages nouveaux permet de se passer de parasol !

Air Tchartchari.

O nuage ! retiens ta colère, je te l'ordonne, à toi qui fais face à tous les horizons que tu inondes d'une pluie incessante ! Ah ! si, errant sur cette terre, je revois ma bien-aimée, tout ce que tu feras, je le supporterai !

Air Tchartcharika. Après avoir réfléchi.

C'est en vain que je me soumets à l'angoisse de mon esprit qui redouble. Si les sages eux-mêmes déclarent que c'est le roi qui est la cause du temps, pourquoi ne repousserais-je pas cette saison des nuages ?

Air Tchartchari.

« Au chant des abeilles enivrées de parfums, aux accents « prolongés des kokilas [1], ayant la multitude de ses branches « agitées par le vent qui les traverse, l'arbre divin [2] danse, « avec divers gestes de joie. »

Il danse au son de l'air indiqué.

Eh bien ! je ne repousserai pas (cette saison) si, par des signes donnés par les nuages pluvieux, un hommage est aujourd'hui présenté au grand roi.

Souriant.

Le nuage, brillant de lignes d'or tracées par les éclairs, est mon dais de cérémonie [3]. Les arbres nitchoulas agitent leurs branches en guise de chasse-mouches ; les paons au col bleu, dont la voix est rendue plus éclatante par l'interruption de la chaleur, sont mes panégyristes ; et les monta-

---

[1] Coucou indien. Le mot sanscrit employé ici est *parabhrita*, « *nourri par un autre.* » Ce qui indique que cet oiseau, comme celui d'Europe, dépose ses œufs dans un nid étranger.

[2] L'arbre Kalpa, l'un de ceux qui se trouvent dans le ciel d'Indra.

[3] L'édit. de M. Bollensen a ici une variante, qui donne le sens que voici : « La « ligne que trace l'éclair est la déesse de la fortune, éclatante d'or ; le nuage est « mon dais. »

gnes, empressées à apporter les ondées, sont mes tributaires.

Reprise de l'air Tchartchart.

Soit ! mais qu'ai-je besoin des hommages d'une cour, tant que je suis dans cette forêt, à la recherche de ma bien-aimée ?

Air Bhinnaka, dans l'intervalle de la récitation.

« Privé de sa bien-aimée, accablé de chagrin, accablé par « le trouble que lui cause cette séparation, voyez, le maître « du troupeau d'éléphants marche, l'air abattu, dans la « forêt de la montagne brillante de fleurs. »

Air Dvipadika. Il fait quelques pas et regarde avec un air joyeux.

Bien, bien, le succès a suivi ma résolution.

Avec ses fleurs, dont le bord est rouge et dont les calices ont une teinte noirâtre, ce jeune bananier me rappelle les yeux d'Ourvaçî, gonflés de larmes par la colère.

Elle est partie ! Comment pourrai-je retrouver sa trace ? Ah ! si cette belle nymphe avait touché la terre avec ses pieds, dans les sentiers sablonneux de la forêt, mouillés par la pluie, on apercevrait l'empreinte de ses beaux pieds colorés de laque rose, laissée derrière elle et distinctement marquée par le poids de ses hanches[1].

Air Dvipadika. Après avoir fait quelques pas et avoir regardé.

Ah ! j'ai trouvé l'objet qui m'indiquera, à ma grande joie, la route de la belle irritée.

Sans nul doute, voici l'écharpe qui couvrait son sein, verte comme la gorge d'un perroquet, et que la belle[2] nymphe a laissé tomber, parce qu'elle gênait sa marche ; (la voici), tachée par les larmes tombées de ses yeux et qui ont décoloré ses lèvres !

Bien, je vais la prendre.

Il s'avance et reconnaît son erreur. En pleurant.

---

[1] Lenz traduit littéralement : *Clunium pondere retro depressa (terra).*

[2] Lenz : *Profundum umbilicum habens* (*Notæ*, p. 224.)

Eh quoi! ce n'est qu'une touffe de gazon avec des cochenilles! Comment, dans cette forêt, pourrai-je obtenir des nouvelles de mon amie chérie?

Voici un paon, perché sur la pierre placée à la cime d'un mont arrosé par l'ondée; il regarde les nuages pluvieux, sa queue est agitée par le vent de l'est, il dresse son cou d'où sa voix s'échappe.

Bien, je vais l'interroger.

Air Khandaka.

« Accablé de chagrin, le meilleur des éléphants, qui re-
« pousse les ennemis, (marche) à la hâte, l'esprit troublé,
« désireux de voir sa bien-aimé. »

O le meilleur des paons! je t'en prie, dis-moi si ma bien-aimée a été vue par toi qui erres dans la forêt? Écoute : Un visage pareil à la lune, une démarche de cygne, voilà le signalement donné par moi auquel tu la reconnaîtras.

Air Tchartcharika. Il s'assied, en joignant les mains.

Oiseau au col bleu! la femme aux longs yeux qui cause mon chagrin, qu'il est doux de voir, a-t-elle été vue dans la forêt par toi qui as le coin des yeux blancs?

Après avoir regardé.

Comment! sans me donner de réponse, il commence à danser

Reprise de l'air Tchartchari

Mais quel peut-être le sujet de cette joie? Ah! je sais : c'est parce que sa queue, brillante comme un nuage, étalée au souffle d'une douce brise, est, par la disparition de ma bien-aimée, devenue sans rivale. Quand la riche chevelure entremêlée de fleurs de la nymphe aux longues tresses est dénouée dans un moment d'abandon, qui donc le paon pourrait-il charmer?

Eh bien, je n'interrogerai plus celui qui se réjouit du malheur des autres.

Air Dvipadika. Il regarde de tous côtés.

Voici la femelle d'un kôkila [1], enivrée par la fin de la saison chaude, perchée sur une branche de djambou [2]. C'est parmi les oiseaux, l'espèce la plus sage, je vais donc l'interroger.

Air Khouraka.

« Le roi des éléphants, qui demeure dans la forêt des « Vidyâdharas [3], après avoir vu toutes les joies de son cœur « emportées au loin, erre avec la majesté d'un nuage, les « yeux baignés des larmes qu'il répand dans sa douleur. »

Aussitôt après l'air Khouraka, air Tchartchari.

O kôkila! aimable oiseau au doux langage, si tu as vu dans la forêt délicieuse, ma bien-aimée errer au gré de son désir, dis-le moi!

Après avoir dansé et s'être approché à la mesure de l'air Balandika, se mettant à genoux.

Les amants t'appellent le messager de l'amour. Tu es l'arme sûre qui rabaisse l'orgueil [4] (des indifférents); ou amène auprès de moi ma bien-aimée, ou conduis-moi vite où elle est, oiseau au doux langage.

Après s'être tourné un peu à gauche, s'adressant à la personne absente.

Que dis-tu, amie? Comment es-tu partie, abandonnant un ami aussi dévoué?

Regardant en avant.

Elle est fâchée! Pourtant, je ne me rappelle pas lui avoir donné, même une fois, un sujet de ressentiment. Mais la

---

[1] Coucou indien. — Ce qu'on appelle dans l'Inde la saison chaude, dure deux mois environ : juin et juillet.

[2] Pommier rose, *Eugenia Jambolana*.

[3] Classe de demi-dieux, esprits de l'air.

[4] Le chant du Kôkila (coucou indien,) que les poëtes de l'Inde se plaisent à faire figurer dans leurs compositions, inspire toujours, suivant eux, des émotions douces et tendres.

tyrannie des femmes pour leurs amants n'attend pas des torts réels.

Après s'être assis tout troublé, et s'être mis à genoux il répète : « Elle est « fâchée. » et regarde de tous côtés.

Comment! interrompant mon discours, l'oiseau est attentif seulement à ce qui l'occupe. C'est avec beaucoup de raison qu'on a dit : « Quelque grand qu'il soit, le malheur des autres est chose froide. » Aussi, sans tenir compte de mon amour, maintenant que je suis tombé dans le malheur, (cet oiseau) est occupé à becqueter le fruit nouvellement mûr du royal pommier-rose, comme une femme ivre d'amour s'attache aux lèvres de son amant.

Parce que, comme ma bien-aimée, l'oiseau chanteur est parti, je ne me fâcherai pas contre lui. Qu'il aille en paix! Allons à la recherche cependant.

Il se lève. Air Dvipadika. Il fait quelques pas et regarde.

Ah! de ce côté, à droite, le son des anneaux qui ornent sa jambe annonce le pas de ma bien-aimée sur la lisière de la forêt. Je vais le suivre.

(Mode) Kakoubha. Six (mesures) Oupabhangas.

« L'air abattu à cause de la séparation d'avec sa bien-ai-
« mée, l'œil troublé par l'eau de ses larmes incessantes,
« marchant avec peine sous le poids d'un chagrin difficile à
« supporter, ayant les membres consumés par une douleur
« excessive, l'esprit extrêmement agité, le roi des éléphants,
« en se dirigeant vers une caverne, erre dans la forêt. »

Air Dvipadika. — Après avoir regardé l'espace.

« Séparé de sa bien-aimée, consumé par le feu d'un cha-
« grin profond, l'œil rempli de larmes, le meilleur des élé-
« phants erre tout troublé. »

Avec tristesse.

Hélas! ô malheur!

En voyant les horisons assombris par des nuages, le cygne, qui désire le (lac) Mânasa, a jeté un cri. Ce n'est pas le bruit

des anneaux qui ornent la jambe de celle qui m'est chère.

Se levant.

Bien! tandis que ces oiseaux, qui désirent le lac Mânasa, ne se sont pas encore envolés de celui-ci, je puis obtenir d'eux des nouvelles de mon amie.

Air Balantika Il s'avance et se met à genoux.

O roi des oiseaux aquatiques! tu te dirigeras après vers le lac Mânasa; mais laisse, pour les reprendre ensuite, les filaments de lotus qui seront ta nourriture pendant la route, et ôte-moi mon chagrin par des nouvelles de ma bien-aimée. Pour les gens de bien, les affaires de leurs amis sont plus importantes que ce qui les intéresse eux-mêmes.

Regardant de côté.

Hélas! tandis qu'il regarde en levant la tête, c'est comme s'il disait, avec un tendre intérêt: Je l'ai vue!

Il s'assied. Air Thartchari.

O cygne, pourquoi donc me le cacher?

Il se lève en dansant.

O cygne, si mon amie aux sourcils arqués ne s'est pas présentée à ta vue, au bord du lac, comment lui as-tu donc dérobé sa démarche agitée par la passion, ce dont je m'aperçois à la manière dont tu l'imites.

Air Tchartchari. Il s'avance en joignant les mains.

O cygne, rends-moi celle que j'aime, à laquelle tu as dérobé sa démarche, ce qui se voit rien qu'à ce seul signe. Il faut rendre ce qui est réclamé.

Continuation de l'air Tchartchari.

Où donc a-t-elle été apprise par toi, cette démarche qui trahit le désir?

Après avoir récité doucement: « O cygne, rends-moi, etc., » et l'avoir répété d'un ton de reproche, sur l'air Tchartchari, se mettant à méditer avec l'air Dvipadika.

Il s'est enfui, effrayé, en se disant: « C'est un roi qui punit les voleurs. » Je vais aller dans un autre endroit.

Air Dvipadika. Après avoir fait quelques pas en regardant.

Ah! accompagné de celle qu'il aime, un tchakravâka (oie) est là, je vais m'avancer vers lui.

Mode Koutilikâ.

Dans la forêt délicieuse où résonne le murmure des feuil-« les, »

Mode Mandaghati.

« Embellie par les rameaux fleuris des plus beaux arbres, »

Mode Tchartchari.

« Le roi des éléphants, fou de chagrin à cause de sa sépa-« tion d'avec son amie, erre dans la forêt. »

Air Tchartchari, pendant deux layas, (temps égaux dans la musique et la danse).

(Oiseau) Tchakra, jaune comme le safran ou le fard jaune, dis-moi, n'as-tu pas vu une heureuse jeune femme, jouant un jour de printemps ?

Air Tchartcharika. S'approchant et se mettant à genoux.

Oiseau qu'on appelle Rathânga, celui qui est abandonné par son amie aux contours arrondis, le guerrier enveloppé de cent désirs t'implore.

« Quel est-celui-ci, » dit-il, je ne suis donc pas connu de de lui, moi dont les ancêtres sont le Soleil et la Lune ; moi, choisi pour époux par deux fiancées, Ourvaçî et la Terre.

Eh quoi ! il reste muet ! Ah ! je vais lui faire des re proches.

Se mettant à genoux.

Il faut l'intéresser par ce qui se rapporte à lui-même.

Quand, sur le lac, ta compagne étant enveloppée par les feuilles du lotus, tu crois qu'elle est éloignée, ne te mets-tu pas à crier, rempli d'inquiétude? La crainte de rester solitaire te vient à cause de ta tendresse pour ton amie. Qu'est-ce donc que cette conduite envers un infortuné comme moi, qui fait qu'on lui refuse des nouvelles ?

S'asseyant.

En toute chose apparaît la force de mes destins contraires. Je vais aller dans un autre lieu.

Air Dvipadika. Il fait quelques pas et regarde.

Ah! ce lotus me retient, dans lequel bourdonne une abeille, comme (si c'était) la bouche de mon amie, quand je baisais sa lèvre, qui faisait entendre un murmure de plaisir.

« N'aies point d'inimitié pour celui qui est venu ici. » C'est en parlant ainsi que je me ferai une amie de l'abeille qui demeure dans ce lotus.

Intervalle d'une moitié de Dvilchatourasraka.

« En un moment s'est accrue la vivacité de la tendresse du « cygne qui joue sur le lac, dominé par l'amour. »

S'asseyant avec l'air Tchatourasraka, et joignant les mains.

Mouche à miel, donne-moi des nouvelles de celle qui a des yeux enivrans. Mais non, mon amie au corps charmant n'a pas été vue par toi; car si tu avais rencontré le souffle embaumé de sa bouche, quel plaisir aurais-tu dans ce lotus?

Air Dvipadika. Après avoir fait quelques pas en regardant.

Ah! accompagné de sa femelle, le prince souverain des éléphants reste appuyé sur le tronc d'un (arbre) Kadamba. Je vais donc à lui.

Mode Koulliká.

« Consterné de la perte de sa compagne, (Mode Mandaghadi), « il est dans la forêt, entouré d'abeilles enivrées de par-« fums. »

Intervalle pendant lequel il regarde.

Mais ce n'est pas le moment de l'approcher, jusqu'à ce qu'il ait saisi une branche nouvelle arrachée à un (arbre) Çallakî, pleine d'un jus parfumé comme une liqueur fermentée que sa bien-aimée lui présente avec le bout de sa trompe.

Air Sthânaka. Après avoir regardé.

Ah! il a fini son repas. Bien! je vais aller près de lui et l'interroger.

Dans l'intervalle air Tchartchari.

Je t'interroge, réponds, ô le meilleur des éléphants, qui, en te jouant, avec un seul effort, courbes les plus grands

arbres, as-tu vu celle qui surpasse beaucoup l'éclat de la lune, ma bien-aimée qui trouble le cœur ?

Après s'être avancé de deux pas.

Prince des éléphants, celle qui, parmi les femmes enivrées d'amour, brille comme une portion de la lune, dont la chevelure est ornée de fleurs de jasmin, qui est douée d'une jeunesse inaltérable, l'as-tu aperçue de loin, elle qu'il est doux de voir ?

Écoutant avec joie.

Ah ! je suis rassuré par le cri sourd sorti de son gosier qui m'annonce le retour de ma bien-aimée. A cause de la conformité de nos devoirs, grande est pour toi mon amitié. Pourquoi ? c'est qu'on m'appelle le seigneur des habitants de la terre, et que tu es le roi des éléphants. Tes dons sont répandus abondamment sans interruption, semblables (en cela) aux miens ; parmi les perles des femmes, mon Ourvaçî est la plus aimée, comme dans le troupeau celle qui est ta compagne. Tu fais tout d'après moi ; puisses-tu cependant ne pas éprouver le chagrin produit par la séparation de la bien-aimée. Puisses-tu vivre heureux !

Air Dvipadickâ. Il fait quelques pas et regarde.

Ah ! voici le plus agréable des monts appelé Sourabhikandhara, aimé des nymphes. Peut-être ma belle nymphe se retrouvera dans la vallée, au pied du mont.

Après avoir fait quelques pas en regardant.

Eh quoi ! les ténèbres ! soit. Je verrai à l'aide des éclairs : Mais (non) ; par l'effet de mes fautes, les nuages qui s'élèvent sont vides d'éclairs. Je ne m'en retournerai pas, cependant, sans avoir visité cette montagne.

Air Khandikâ.

« Ouvrant la terre avec ses sabots aigus, sans se détour-
« ner, voyez, le sanglier, plein de passion, se fraye un che-
« min dans l'épaisseur de la forêt. »

O mont aux larges flancs, celle qui a le corps délicat et les hanches arrondies s'en va-t-elle, gracieusement penchée, sur tes sommets inégaux, au milieu de la forêt, heureuse d'être soumise à l'amour ?

Comment ? il reste muet aussi ! Je comprends. A cause de la distance, il ne m'entend pas. Soit ! Je vais m'approcher et l'interroger.

Air Tcharlchari.

Toi dont les torrents sont purs comme le cristal de roche, dont le sommet est orné de fleurs de toute espèce, qui ravis le cœur par les chants harmonieux des musiciens célestes, montre-moi ma bien-aimée, ô mont !

Air Tchartcharika. Après s'être approché en joignant les mains.

Seigneur de toutes les montagnes, celle qui est parfaitement belle et réjouit (le cœur), qui est éloignée de moi, a-t-elle été vue au bord de cette forêt délicieuse ?

Il entend l'écho. Après avoir prêté l'oreille, avec joie.

Comment ! il répond à propos : « (Elle a été) vue. » Soit ! Je vais aller à la recherche.

Après avoir regardé les horizons, avec abattement.

Eh ! quoi, ce n'est que l'écho de ma voix qui se glisse dans les détours de la montagne.

En parlant ainsi, il se trouve mal ; se relevant et s'asseyant avec accablement.

Ah ! que je suis fatigué ! Je vais jouir un instant de l'air rafraîchi par le courant de cette rivière de la montagne.

Air Dvipadikâ. Il fait quelques pas et regarde.

En voyant cette rivière troublée par un affluent nouveau, je suis repris par la passion. Pourquoi ?

Avec son courant pareil à un froncement de sourcils ; avec une rangée d'oiseaux en mouvement pour ceinture ; secouant son écume comme un vêtement relâché par la colère, elle s'élance de côté, en traçant beaucoup de détours. C'est sûrement ma jalouse, transformée en rivière.

Soit ! Je vais me la rendre favorable.

Apaise-toi, ô la plus aimée et la plus belle ; toi qui as près de toi des oiseaux tristes et agités ; toi qui désires la rive du Gange, et près de qui bourdonnent des essaims d'abeilles.

Air Tchartchari au milieu d'un air Koutilikâ.

« Les bras soulevés par les flots que fouette le vent d'Est, « le maître de l'Océan danse gaîment avec ses membres « (pareils à) des nuages. Il a pour ornements des cygnes, « des oies et des coquillages jaunes comme le safran, et pour « cortége des monstres marins et des lotus noirs. Soulevée « par le flot de la marée, sa main bat la mesure ; (mais) la « saison des nuages nouveaux qui enveloppe les dix points de « l'espace l'arrête. »

Air Tchartchari. Après s'être avancé, et s'être mis à genoux.

O toi qui as un doux langage, quelle faute (même) petite vois-tu donc en moi, dont le bonheur est lié à ta personne, ô orgueilleuse, que tu abandonnes ton esclave dont la pensée est si contraire à l'idée d'une rupture ?

Eh quoi ! elle reste muette ! C'est donc vraiment une rivière, ce n'est pas Ourvaçî. S'il en était autrement, pourquoi, après avoir abandonné Pourouravas, s'en irait-elle vers l'Océan ? C'est en ne se décourageant pas qu'on obtiendra le bonheur. Eh bien ! je vais retourner à l'endroit où la nymphe au doux regard a disparu à mes yeux.

Il fait quelques pas et regarde.

Je vais demander à ce daim qui est couché des nouvelles de mon amie.

Air Galitaka. Pendant qu'il se met à genoux.

« Auprès des plus beaux arbres couverts de guirlandes de « fleurs nouvelles, animé par les chants gracieux des Kôkilas[1], Airâvata, le roi des éléphants, dévoré de chagrin par

[1] Le Kôkila, ou coucou indien, éveille dans l'esprit des Indiens la même idée que le rossignol dans les poésies de l'Occident. — Airâvata est le nom de l'élé-

« la séparation d'avec sa compagne, erre dans le bois de « Nandana. »

Après avoir regardé (le daim).

Celui-ci, le plus beau des daims noirs, apparaît comme un coup d'œil de côté, jeté par la divinité du bois pour voir les fruits nouveaux. Il regarde, sans que sa vue se porte ailleurs, sa compagne qui s'approche de lui, retardée par le faon qui suce sa mamelle.

Air Tchartcharl.

La belle nymphe des dieux, appesantie par le poids de ses hanches, au sein ferme et arrondi, dont la jeunesse est éternelle, au corps délicat, à la démarche du cygne, a-t-elle été vue par toi, errante dans la forêt éclairée par les splendeurs du ciel, elle qui a des yeux de gazelle? Retire-moi du milieu de cette mer de la séparation!

S'étant approché en joignant es mains.

Eh bien! roi des gazelles, as-tu vu dans la forêt celle qui m'est chère? Je vais te dire à quel signe tu la reconnaîtras. écoute : comme ta compagne qui a de longs yeux, elle aussi est ravissante à voir.

Après avoir regardé.

Comment, sans prendre garde à mes paroles, il reste tourné vers sa compagne! Partout les revers de fortune font naître le mépris. Je vais aller dans un autre endroit. — Ah! je vois un signe de son passage.

C'est ce kadamba rouge, annonçant la fin des chaleurs, dont une fleur à filaments inégaux a fait l'ornement de la chevelure de ma bien-aimée.

Après avoir fait quelques pas et avoir regardé.

Qu'est-ce donc que cet objet extrêmement rouge qu'on

---

phant du dieu Indra, et le bois de Nandana est l'Élysée du même dieu. Cette stance et toutes celles du même genre, dans le cours de cet acte, paraissent avoir été chantées par une espèce de chœur; elles font allusion aux aventures du roi Pourouravas.

aperçoit dans la fente du rocher? N'est-ce point le morceau de chair brillant d'un éléphant tué par un lion? N'est-ce point une étincelle de feu? Mais la pluie l'aurait éteinte. Ah! c'est une pierre précieuse d'une couleur qui égale l'incarnat des fleurs de l'Açôka rouge, et que le soleil semble s'efforcer d'enlever en posant ses rayons sur elle[1].

Eh bien! je vais prendre cette pierre précieuse.

Il s'approche pour la prendre.

« Empêché de retrouver sa bien-aimée, le roi des élé-
« phants, les yeux troublés par les larmes, rempli de cha-
« grin, l'air abattu, erre dans la forêt. »

Air Dvipadika. Il s'approche et prend la pierre précieuse.

A part.

Celle dont la tête parfumée avec des fleurs de Mandâra doit recevoir cette pierre précieuse, est pour moi maintenant bien difficile à retrouver, elle qui m'est si chère! Mais je ne veux pas couvrir ce joyau de mes larmes.

En parlant ainsi, il le jette loin de lui.

Derrière la scène.

Prends-le! prends-le, ô mon fils! C'est le joyau qui produit la réunion. Il a pour origine la couleur des pieds de la fille du roi des monts[2]; il produit, quand on le tient, une prompte réunion avec ceux qu'on aime.

Le roi. Levant les yeux.

Qui donc me commande?

Après avoir regardé.

Comment, c'est un sage sous la forme du roi des animaux (le lion)? Je vous suis obligé de cet avis, ô bienheureux!

Prenant le joyau.

Tu es le bien-venu, joyau de la réunion! Si tu dois me réu-

---

[1] Il y a ici un jeu sur le mot *Kara* qui signifie à la fois *main* et *rayon*, de sorte que le texte pourrait aussi se traduire par: *en posant la main*

[2] La déesse Gâurî, épouse de Çiva et fille d'Himâla, souverain des montagnes neigeuses, c'est-à-dire de l'Himâlaya.

nir à la belle nymphe qui m'a abandonné, alors je ferai de toi l'ornement de ma couronne, comme Çiva fait (le sien du croissant) de la lune nouvelle.

Il fait quelques pas et regarde.

Mais pourquoi éprouvé-je de la joie en voyant cette liane privée de ses fleurs? Cependant c'est avec raison que mon cœur se réjouit, car cette plante frêle, avec ses branches mouillées par l'eau des nuages, est comme une femme dont les lèvres sont baignées de larmes; privée de ses fleurs, parce que la saison en est passée, elle est comme une personne dépouillée d'ornements. Elle semble livrée au silence de la méditation, abandonnée qu'elle est du bourdonnement des abeilles; elle m'apparaît comme Ourvaçî, lorsque, fâchée et me repoussant, quand j'étais tombé à ses pieds, elle s'en est allée en colère. Je suis heureux maintenant d'embrasser cette liane, qui ressemble à ma bien-aimée.

Air Tcharichari.

O liane, regarde, je n'ai plus mon cœur. Si, par l'enchaînement de la destinée, je la retrouve, c'est loin de cette forêt que je porterai mes pas. Je n'y ferai plus entrer celle qui y a trouvé sa perte!

Air Tcharichari. Il s'approche de la liane et l'embrassse. Ourvaçî apparaît à la place même de la liane.

Le roi. Les yeux fermés, faisant les gestes de quelqu'un qui est touché.

Ah! mon cœur est heureux comme s'il était touché par le corps d'Ourvaçî. Pourtant il n'est pas bien rassuré, car ce que je crois d'abord au sujet de ma bien-aimée, l'instant d'après devient tout autre; si donc j'ouvre vivement mes yeux, n'aurai-je pas la certitude que ce n'est pas celle que j'aime dont j'ai senti le contact?

Ouvrant lentement les yeux.

Quoi! c'est bien Ourvaçî elle-même!

Il tombe sans connaissance.

Ourvaçî. — Reprenez vos sens, reprenez vos sens, ô grand roi!

Le Roi.

Revenant à lui.

Chère amie, aujourd'hui je revis.

Pendant que j'étais séparé de toi, que troublait la colère, j'étais plongé dans les ténèbres. Heureusement retrouvée par moi, tu es comme la vie, qui revient à celui qu'elle avait quitté!

Ourvaçî. — Que le grand roi me pardonne les ennuis que je lui ai fait éprouver, soumise que j'étais à l'empire de la colère.

Le Roi. — Tu n'as pas besoin de m'apaiser; par ta vue (seule) mon âme est complétement apaisée. Mais dis : comment es-tu restée si longtemps séparée de moi? Paon, kôkila, cygne, abeille, éléphant, montagne, rivière, gazelle, qui n'a pas été interrogé par moi, pendant que j'errais en pleurant dans la forêt?

Ourvaçî. — Aussi, des nouvelles du roi m'ont été révélées par mon sens intérieur.

Le Roi. — Chère amie, ce que tu nommes sens intérieur, en vérité, je ne comprends pas ce que c'est.

Ourvaçî. — Que le grand roi écoute. Autrefois le bienheureux Mahâsêna[1], ayant fait le vœu d'un célibat éternel, habitait ce bois, nommé Sakalakaloucha, qui touche la forêt de Gandhamâdana, et un décret fut rendu par lui.

Le Roi. — Quel décret?

Ourvaçî. — « Toute femme qui entrera dans ce lieu sera « changée en liane, et excepté le joyau produit par la cou- « leur des pieds de Gâurî[2], rien ne la délivrera de cette fi- « gure de liane. » Aussi, moi, qui avais le cœur troublé par la malédiction de mon maître, oubliant le décret du Dieu, j'entrai dans la forêt qui lui est consacrée, et dont toute

---

[1] « Qui a de grandes armées. » C'est un des noms de Kârtikêya, le dieu de la guerre.

[2] V. p. 78, n. 2.

femme doit éviter l'entrée. J'eus à peine touché la lisière du bois que ma personne prit la forme d'une liane.

Le Roi. — Chère Ourvaçî, tout est éclairci. Mais toi, qui croyais que j'étais allé bien loin, lorsque, sur notre couche, je n'étais qu'endormi par la fatigue du plaisir, comment as-tu donç pu supporter une pareille séparation?

Voici, comme il a été dit, le signe de la réunion qui seul avait le pouvoir de nous rendre l'un à l'autre.

Il lui montre le joyau.

Ourvaçî. — Comment! quelle merveille! C'est le joyau de la réunion! Voilà pourquoi j'ai retrouvé ma forme naturelle, quand j'ai été embrassée par le grand roi.

Le Roi. Lui posant le joyau sur le front.

Ton visage, où se réflète l'éclat de la pierre précieuse posée sur ton front, a la splendeur du lotus rougi par le soleil levant.

Ourvaçî. — Prince aux douces paroles, un long temps s'est écoulé depuis que nous avons quitté la ville de Pratichthâna. Vos sujets murmurent peut-être; venez, partons!

Le Roi. — Mon amie a raison.

Ils se lèvent tous les deux.

Ourvaçî. — Mais comment le grand roi veut-il s'en aller.

Le Roi. — Avec un nuage, changé en char céleste pour notre gai voyage, brillant des couleurs fraîches de l'arc-en-ciel, ayant pour étendard les jeux des éclairs, conduis-moi (à ma demeure)!

« Parvenu à se réunir à sa compagne, le corps orné de
« ses plumes qui se dressent de plaisir, le jeune cygne s'a-
« vance dans le char céleste qu'il a obtenu par le seul effet
« de son désir. »

Ils sortent tous les deux de la forêt de Khandadhârâ.

ACTE CINQUIÈME.

Mânavaka entre, l'air joyeux.

MANAVAKA. Ah ! quel bonheur ! Après s'être pendant longtemps réjoui dans les bosquets délicieux de la forêt de Nandana, en compagnie d'Ourvaçî, le roi est revenu à la ville. Maintenant, comme c'est son devoir, il gouverne et gagne l'affection de ses nombreux sujets. S'il n'était pas sans héritier, rien ne troublerait son bonheur. C'est aujourd'hui un des grands jours de la lune, aussi a-t-il fait ses ablutions avec la reine dans les eaux saintes du Gange et de la Yamounâ. Il est maintenant rentré dans le palais. Je vais aller près de lui pendant qu'il s'occupe à se parer et à parfumer son corps [1].

Derrière la scène.

Quel malheur, quel malheur ! cette pierre précieuse, brillante, destinée par le roi, alors qu'il était privé de la nymphe, à être le joyau de son diadème, a été emportée et avalée par un vautour, qui l'a prise pour de la chair, après avoir soulevé la feuille de palmier qui la recouvrait.

MANAVAKA, *après avoir écouté.* C'est vraiment bien malheureux ! car ce joyau du diadème, appelé le joyau de la réunion, était grandement estimé par mon ami. C'est pour cela, sans doute, qu'il s'est levé de son siége sans que sa toilette soit achevée. Je vais me rendre auprès de lui.

Il sort. — Fin du prologue.

Entrent le Roi, Mânavaka, le Chambellan, le montagnard Rêtchaka et la suite.

LE ROI. Rêtchaka, Rêtchaka, où est ce voleur ailé qui,

---

[1] Le texte suivi par M. Bollensen donne ici : Je vais partager fraternellement avec lui les guirlandes et les parfums, etc.

emportant sa propre perte, a commis son premier vol dans la maison même du garde.

LE MONTAGNARD. Il s'enfuit, colorant le ciel, pour ainsi dire, avec le joyau suspendu par un fil au bout de son bec.

LE ROI. Je le vois ; il s'éloigne, dans sa course rapide, portant le joyau suspendu à son bec par un fil d'or. La couleur (du joyau) trace une ligne pareille à celle d'un brandon qu'on agite en cercle. Parle, que faut-il faire maintenant?

MANAVAKA. Point de pitié ici ; le coupable doit être puni.

LE ROI. C'est bien parlé. Un arc, un arc !

LA SUITE. Votre Majesté va être obéie. *Ils sortent.*

LE ROI. On ne voit donc pas le misérable oiseau ?

MANAVAKA. Par ici, par ici, du côté du sud, a pris son vol le coupable.

LE ROI, *l'ayant vu.* Cet oiseau, avec le joyau qui répand sa lumière pareille à un bouquet de fleurs d'açôka[1], suspend, pour ainsi dire, un pendant d'oreille dans l'air qu'il traverse.

UNE (FEMME) YAVANÎ, *entrant evec un arc à la main.* Seigneur, voici un arc avec des flèches.

LE ROI. A quoi bon un arc, maintenant que le vautour est hors de la portée des flèches ? quand le plus précieux des joyaux, emporté par l'oiseau, brille, comme pendant la nuit la planète Mars, au milieu des nuages épais qu'elle perce. Noble Tâlavya !

LE CHAMBELLAN. Qu'ordonne Votre Majesté ?

LE ROI. Qu'on dise de ma part aux habitants de la ville que le misérable oiseau doit être recherché sur l'arbre où il demeure le soir.

LE CHAMBELLAN. Votre Majesté va être obéie. *Il sort.*

MANAVAKA. Que Votre Majesté ait maintenant l'esprit en

---

[1] Jonesia asoka.

repos ; en quelque endroit qu'il aille, ce voleur de pierres précieuses n'évitera pas votre sentence.

Ils s'asseyent tous les deux.

Le Roi. Ami, ce n'est pas pour sa valeur propre que je recherche ce joyau, enlevé par un oiseau, (mais) parce qu'il a été la cause de ma réunion avec ma bien-aimée.

Le Chambellan, *entrant.* Victoire, victoire au roi !

L'oiseau coupable, le corps transpercé par votre colère changée en flèche, est tombé du haut des airs, le misérable, avec le joyau du diadème.

Tous témoignent leur étonnement.

Le Chambellan. Le joyau est lavé ; à qui faut-il le donner?

Le Roi. Va, et fais-le mettre dans la cassette du trésor.

Le Montagnard. Le roi va être obéi.

Il prend le joyau et sort.

Le Roi, *à Tâlavya.* Ami, sais-tu à qui est cette flèche ?

Le Chambellan. Elle semble marquée d'un nom, mais ma vue est incapable de distinguer les lettres.

Le Roi. Approche cette flèche, pour que je l'examine.

Manavaka. Qu'est-ce que Votre Seigneurie examine ?

Le Roi. Écoute donc le nom de celui qui a frappé (l'oiseau).

Manavaka. Je suis attentif.

Le Roi *lit :* Cette flèche est celle du jeune archer Ayous, fils de Pouroûravas, né d'Ourvaçî, le destructeur des ennemis.

Manavaka. Quel bonheur ! Votre Majesté a un héritier !

Le Roi. Comment cela se fait-il, ami ? Excepté pendant le sacrifice de l'Animichîya, j'ai toujours été avec Ourvaçî, et jamais elle n'a présenté les signes annonçant qu'une femme va devenir mère. D'où vient donc cet enfant ? Pourtant son corps a, pendant quelques jours (laissé paraître un peu de fatigue) ; le bout de son sein s'était bruni, son frais

visage était devenu pâle comme la fleur lavali, son bracelet était trop large (pour son bras amaigri).

Manavaka. Que Votre Majesté ne s'imagine pas qu'Ourvaçî est de la nature d'une femme ; les actions des dieux sont cachées par leur puissance.

Le Roi. Eh bien ! qu'il en soit comme tu l'as dit, qu'avait-elle besoin ici de s'envelopper de mystère ?

Manavaka. Elle se disait : Le roi ne m'abandonnera-t-il pas quand je serai vieille.

Le Roi. Assez de plaisanteries. Réfléchis.

Manavaka. Qui pénètrera les secrets du destin ?

Le Chambellan, *entrant*. Victoire ! victoire au roi !

Voici une femme ascète de la famille de Bhrigou, qui a amené un jeune homme de l'ermitage de Tchyavana et désire voir le roi.

Le Roi. Faites-les, sans retard, entrer tous les deux.

Le Chambellan étant sorti, rentre en amenant le jeune homme accompagné de la femme ascète.

Manavaka. C'est bien là le jeune Kchattriya dont la flèche, qui porte son nom, a frappé le vautour pris pour but ; il vous imite de beaucoup de manières.

Le Roi. Oui, c'est cela. Ma vue se couvre de larmes en s'arrêtant sur lui ; mon cœur est plein de tendresse et mon esprit se calme. Je désire l'embrasser longuement avec amour entre mes bras frémissants, laissant de côté la gravité que m'impose mon rang.

Après que la femme s'est approchée.

Madame, je vous salue.

La femme ascète. Grand roi ! soyez le soutien de la race lunaire.

A part.

Sans avoir été averti, le saint roi a reconnu son propre fils légitime.

Haut.

Mon fils, salue ton père.

Le jeune homme, joignant les mains, salue son père, qui a les yeux remplis de larmes.

Le Roi. Mon fils, puisses-tu vivre longtemps !

Le jeune homme, *frémissant au contact de son père, à part.* Si rien qu'à entendre dire : « Celui-ci est mon père et je suis son fils, » naît une telle tendresse, quel doit être pour leurs parents l'amour de ceux qui ont été élevés dans leur giron ?

Le Roi. Bienheureuse, quelle est la cause de votre venue?

La femme ascète. Que le grand roi écoute. Ce jeune homme, puisse-t-il vivre longtemps ! a été, aussitôt sa naissance, déposé entre mes mains par Ourvaçî, qui avait trouvé quelque raison pour cela. Comme c'est l'usage pour un Kchattriya de bonne famille, les cérémonies qui ont lieu à la naissance et le reste ont été toutes accomplies pour lui par Tchyavana. Maintenant qu'il a acquis la science, on l'instruit à se servir de l'arc.

Le Roi. Certes, il est devenu habile !

La femme ascète. Aujourd'hui, il a enfreint la règle de l'ermitage en allant, avec les fils des solitaires, chercher des fleurs, des fruits, du bois à brûler et de l'herbe kouça.

Manavaka. Comment cela ?

La femme ascète. Un vautour, qui avait pris de la chair et s'était perché sur le sommet d'un arbre de l'ermitage, a été pris pour but de sa flèche.

Le Roi. Puis après ?

La femme ascète. Alors, j'ai reçu du bienheureux Tchyavana, aussitôt qu'il a eu appris cette nouvelle, l'ordre que voici : « Remets ton dépôt entre les mains d'Ourvaçî. » Voilà pourquoi je désire la voir.

Le Roi. Madame, prenez un siége.

Tous deux s'asseyent sur des siéges apportés par des domestiques.

Respectable Tâlavya, qu'on avertisse Ourvaçî.

Le Chambellan s'incline et sort.

Le Roi. Viens, viens, mon enfant. Le contact d'un fils réjouit tous les membres. Réjouis-moi donc en t'approchant,

comme les rayons de la lune réjouissent la pierre qu'ils produisent[1].

La femme ascète. Mon enfant, salue ton père.

Le jeune homme s'approche du Roi.

Le Roi, *l'embrassant.* Mon fils, salue mon bon ami le brâhmane.

Manavaka. Pourquoi me craint-il ainsi? Autour de l'ermitage, il a pourtant vu bien des singes rassemblés.

Le jeune homme, *souriant.* Seigneur, je vous salue.

Manavaka. Soyez heureux et réussissez en toutes choses !

Entrent Ourvaçî et le Chambellan.

Le Chambellan. Par ici, par ici, Madame.

Ourvaçî, *entrant et regardant.* Quel est ce jeune homme assis sur un tabouret doré et dont le roi caresse la chevelure ?

Voyant l'ascète.

Quelle chose merveilleuse! c'est mon fils Ayous, accompagné de Satyavatî. Comme il a grandi !

Le Roi, *ayant regardé.* Mon enfant, voici ta mère qui arrive, absorbée par la contemplation de ton visage ; l'écharpe qui couvre son sein s'est brisée par l'explosion de sa tendresse.

La femme ascète. Mon enfant, viens, approche-toi de ta mère.

En parlant ainsi, elle s'approche d'Ourvaçî avec le jeune homme.

Ourvaçî. Sainte femme, je salue vos pieds.

La femme ascète. Ma fille, sois toujours estimée par ton époux.

Le jeune homme. Madame, je vous salue.

Ourvaçî. Mon fils, conservez les bonnes grâces de votre père.

---

[1] Tchandrakâata, pierre fabuleuse, qu'on croit formée de la congélation des rayons de la lune. Il faut peut-être entendre une espèce de cristal.

Se tournant vers le Roi.

Que le grand Roi soit toujours victorieux !

Le Roi. Celle qui a un fils est la bien-venue. Asseyez-vous ici.

Ourvaçî. Seigneurs, asseyez-vous.

Tous s'asseyent.

La femme ascète. Ma fille, aujourd'hui qu'il a acquis de la science et qu'il peut porter les armes et la cuirasse, je remets entre tes mains, et en présence du Roi, l'enfant que tu m'avais confié. Je désire maintenant me retirer, car la règle de l'ermitage n'est pas observée.

Ourvaçî. Comme vous voudrez ; mais je suis fâchée de cette prompte séparation, quand il y a si longtemps que je ne vous ai vue ; pour ne pas vous détourner de la règle, partez, Madame, mais au revoir !

Le Roi. Sainte femme, vous transmettrez mes salutations à Tchyavana.

La femme ascète. Il en sera ainsi.

Le jeune homme. Madame, il est donc vrai que vous partez ? Voulez-vous m'emmener d'ici ?

Le Roi. Les devoirs de la première période de la vie ont été accomplis par toi ; il est temps d'entrer dans la seconde[1].

La femme ascète. Mon enfant, conformez-vous au désir de votre père.

Le jeune homme. S'il en est ainsi, envoyez-moi le paon au col bleu, dont la queue s'est développée, qui dormait sur mes genoux et aimait à se laisser caresser par moi.

La femme ascète. C'est ce que je ferai.

Ourvaçî. Sainte femme, je salue vos pieds.

Le Roi. Madame, je m'incline devant vous.

---

[1] Les livres religieux de l'Inde partagent la vie en quatre parties. La première est consacrée à l'étude des livres sacrés ; la seconde est celle où l'homme se marie pour devenir maître de maison ; la troisième est celle de l'anachorète vivant au milieu des bois ; et, enfin, la quatrième, celle du religieux mendiant.

La femme ascète. Bonheur à vous tous !

Elle sort

Le Roi. Belle Ourvaçî, je suis aujourd'hui le plus heureux des pères, en voyant ce fils excellent que je vous dois; comme Pourandara (Indra) est fier de Djayanta, le fils qu'il a eu de Pâulômî (son épouse).

Manavaka. Bien. Cependant, madame que voici a, en ce moment, le visage couvert de pleurs.

Le Roi. Pourquoi, belle Ourvaçî, êtes-vous éplorée, quand ma joie éclate en voyant ma race bien établie ? Pourquoi, avec les larmes qui tombent sur votre sein, y mettre ainsi comme un second collier de perles ?

Ourvaçî. Que le grand roi écoute : j'ai d'abord été remplie de joie à la vue de mon fils ; mais, tout à l'heure, quand j'ai entendu le nom du grand Indra, mon cœur s'est rappelé le terme qu'il a fixé.

Le Roi. Parlez.

Ourvaçî. Que le grand roi écoute : Autrefois, quand mon cœur fut pris par le grand roi, et que la malédiction de mon maître m'eut troublée, je fus envoyée sur la terre par le grand Indra qui fixa une époque...

Le Roi. Parlez, qu'est-ce donc ?

Ourvaçî. « Quand mon cher ami le saint Roi verra la figure du fils qui naîtra de toi, alors tu devras revenir auprès de moi. » Telles furent ses paroles. Effrayée alors d'une séparation d'avec le grand roi et pour rester longtemps unie à lui, mon fils a été, par moi-même, déposé entre les mains de la vénérable Satyavatî, dans l'ermitage du bienheureux Tchyavana Aujourd'hui que le prince, doué d'une longue vie, est devenu capable d'être utile à son père, à quoi sert-il que je reste avec le grand roi ?

Le Roi se trouve mal.

Tous. Ah ! que le grand roi reprenne courage !

Le Chambellan. Que le grand roi reprenne courage !

Manavaka. Au secours! au secours!

Le Roi, *revenant à lui.* Étrange contradiction de la destinée! quand je suis rempli de joie en obtenant un fils, je suis menacé d'être soudainement séparé de toi. Ainsi l'arbre brûlé par la chaleur et qui vient à peine d'être rafraîchi par la pluie des premiers nuages, tombe frappé par le feu de l'éclair!

Manavaka. Ce bonheur, j'imagine, sera suivi de quelque malheur étrange. Mais le roi des dieux lui-même peut être apaisé.

Ourvaçî. Ah! je suis frappée (au cœur), infortunée que je suis! Parce que je dois remonter au ciel, aussitôt que j'ai retrouvé mon fils dont l'éducation est achevée, le grand roi croira que je suis toute préparée à me séparer de lui, à présent que tout est accompli.

Le Roi. Non, non, ne me parle pas ainsi, ô toi qui es belle! Le pouvoir suprême, qui est plus fort que nos propres désirs, ne peut rendre la séparation facile, (mais) obéis à l'ordre du maître. Pour moi, après avoir remis à ton fils le pouvoir royal, j'irai me réfugier dans les bois fréquentés par la foule des gazelles.

Le jeune Prince. Que mon père ne remette pas à un autre le fardeau porté par un grand roi[1].

Le Roi. Mon fils, ne parle pas ainsi. L'éléphant de bonne race soumet les autres, même quand il est jeune. Le poison subtil du jeune serpent a une puissance extrême; un roi, quoique jeune, suffit pour gouverner la terre, car ce n'est pas l'âge, mais la race, qui donne à la vertu la force d'accomplir son devoir[2].

---

[1] Le texte a : Le père ne veut pas atteler cet autre au joug supporté par un grand taureau.

[2] Comparez, dans Corneille. :

« ..... Chez les âmes bien nées,
« La valeur n'attend pas le nombre des années. »

Respectable Tâlavya !

Le Chambellan. Que le roi ordonne!

Le Roi. Dites de ma part au ministre Parvata qu'on apporte ce qu'il faut pour couronner le jeune prince.

Le Chambellan s'éloigne, l'air chagrin.

Tous font le mouvement de quelqu'un dont l'œil est ébloui.

Le Roi, *regardant le ciel.* D'où vient cet éclair soudain ?

Apercevant le Sage.

Ah ! c'est le bienheureux Nârada.

Le voici qui paraît, ayant pour ornement sa chevelure nattée, colorée de jaune, comme la pierre de touche par l'or. Il porte le cordon brahmanique sans tache, pareil à un doigt de la lune. Resplendissant de jeunesse, il ressemble à un rameau d'or, à kalpa l'arbre (divin) en mouvement et couvert d'une multitude de fruits faits avec des perles.

Vite, un présent, un présent !

Ourvaçî. Voilà un présent pour le bienheureux.

Narada, *entrant.* Que le protecteur de la terre soit victorieux !

Le Roi. Bienheureux, je vous salue.

Ourvaçî. Je m'incline devant vous.

Narada. Que l'époux et l'épouse ne soient jamais séparés !

Le Roi, *se penchant du côté d'Ourvaçî.* Puisse-t-il en être ainsi !

Haut.

Le fils d'Ourvaçî vous salue.

Narada. Puisse-t-il vivre longtemps !

Le Roi. Prenez ce siége.

Tous s'asseyent.

Le Roi, *avec respect.* Quelle est la cause de votre venue ?

Narada. O Roi, écoutez l'ordre du grand Indra !

Le Roi. Je suis attentif.

Narada. Indra, qui voit avec son pouvoir surnaturel, vous ordonne, à vous qui avez l'intention d'aller dans la forêt.....

Le Roi. Qu'ordonne-t-il ?

Narada. Il a été annoncé par ceux qui voient (ce qui se passe dans) les trois mondes, qu'un conflit aura lieu entre les dieux et les géants ; vous, qui devez être l'allié qui combattra avec les dieux, vous ne devez pas déposer les armes ; et Ourvaçî, tant que vous vivrez, sera votre fidèle compagne.

Ourvaçî. Quelle merveille ! Il me semble qu'un dard est retiré de mon cœur.

Le Roi. Je suis honoré de la plus grande faveur par le Seigneur suprême.

Narada. Bien. Qu'il accomplisse ce qu'il veut faire pour toi, et toi, fais ce qu'il attend. La chaleur du soleil augmente celle du feu, et le feu augmente celle du soleil.

Après avoir regardé le ciel.

Rambhâ, qu'on apporte, pour le couronnement du jeune roi, l'eau sur laquelle on a prononcé la formule sacrée.

Rambha, *entrant*. Voici l'eau consacrée pour le couronnement du jeune prince.

Narada. Que le jeune prince, qui a pour don une longue vie, soit assis sur le trône.

Rambhâ fait asseoir le jeune homme sur le trône.

Narada. Bonheur à toi, (jeune roi) !

Le Roi. Augmente (la splendeur de) ta race !

Ourvaçî. Que les paroles de ton père s'accomplissent!

Deux hérault, derrière la scène.

Premier hérault. Comme Atri[1], le divin solitaire, ressemble à Brahma, comme Indou (Lunus) à Atri, comme Boudha[2] à l'astre aux rayons froids, comme le roi ressemble à Vâidhava[3], vous êtes semblable à votre père par des vertus ai-

---

[1] Fils de Brahma et père du dieu de la lune.

[2] Fils du dieu de la lune et régent de la planète Mercure, qu'il ne faut pas confondre avec Bouddha.

[3] Descendant de la lune. Il ne faut pas oublier que le roi Pouroûravas appartient à la race lunaire.

mées du monde ; les bénédictions sont le partage de votre puissante famille.

SECOND HÉRAULT. Cette splendeur royale, reposant d'abord sur votre père, partagée aujourd'hui par vous, dont la fermeté est sans pareille et dont l'esprit est solide, brille davantage maintenant, pareille au Gange, dont l'eau touche à la fois l'Himâlaya et l'Océan.

RAMBHA. Heureuse amie ! qui, après avoir vu la prospérité du jeune roi, n'es pas séparée de ton époux.

OURVAÇÎ. Ce bonheur est partagé.

Prenant le jeune prince par la main.

Mon fils, saluez votre première mère.

LE ROI. Attendez, nous allons nous approcher d'elle ensemble.

NARADA. La splendeur de la dignité royale du jeune roi Ayous, ton fils, me rappelle Mahâsêna (le dieu de la guerre), mis à la tête de l'armée par Indra.

LE ROI. Je suis favorisé par Indra.

NARADA. Eh bien ! ô Roi, que peut faire de plus pour vous le vainqueur des démons (Indra) ?

LE ROI. Il y a encore une chose désirable, c'est que le bienheureux Indra nous fasse la grâce que, pour le bonheur des gens de bien, ait lieu dans un seul (et même) asile l'union difficile à obtenir de la fortune et de l'éloquence !

Et encore :

Que chacun traverse heureusement les circonstances difficiles ! que chacun voie le bonheur ! que chacun obtienne l'objet de ses désirs ! que chacun soit heureux en tout lieu !

Tous sortent.

FIN DU CINQUIÈME ACTE ET DU DRAME DE VIKRAMORVAÇÎ, COMPOSÉ PAR KALIDASA.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 45. Le palais de Pratichthâna.

« Pratichthâna est une ville anciennement célèbre qu'on croit avoir « existé à l'orient du point où la Yamounâ se jette dans le Gange.....

« Placée, comme on suppose qu'elle l'était, en face de Prayâga, la « ville de Pratichthâna n'est pas fort éloignée de la cité non moins « célèbre d'Ayôdhya (Oude des modernes). »

Préface du T. III, du Bhagavata-pourâna, traduit par E. Burnouf, page 90 et suiv.

On verra, dans les pages que nous venons d'indiquer, que dans le drame de *Vikramorvaçî*, Kalidâsa a choisi pour héros des personnages bien connus dans les traditions de l'Inde ancienne, puisque la légende d'Ourvâçî et de Pouroûravas se trouve déjà dans le Rig-Vêda, sous la forme d'un dialogue; section huitième, lecture 5ᵉ, hymne 1ᵉʳ, p. 350 de la traduction française de Langlois.

La même légende est reproduite dans le Brahmana du Yadjour-Vêda. Indiquée dans le Mahâbhârata. (édit. de Calcutta, T, I, p. 113, sl. 3143 et suiv.; elle se trouve aussi dans le *Harivansa*, trad. de Langlois, T. I, p. 115 et suiv.)

Le Vichnou-Pourâna la reproduit à peu près dans les mêmes termes que le Harivansa; page 314 de la trad. anglaise de H. H. Vilson. Les Pourânas Vâyou, Matsya, Vâmana, Padma et Bhagavata, la donnent aussi avec plus ou moins de détails.

On peut lire ce qui se rapporte à cette légende dans l'intéressant mémoire de M. Max Muller : *Essai de mythologie comparée* (traduction française), Paris, 1859, in-8, p. 76 et suiv., et p. 89 et suiv.

Déjà, dans son drame de Sakountala, Kalidâsa avait choisi un héros célèbre dans l'Inde ancienne, le roi Douchmanta, auquel le Mahâbhârata a consacré un de ses plus brillants épisodes.

Page 57, ajoutez à la note :

M. Mill, dans une note de son livre : *Nala and Damayanti and others poems*, Oxford, gr. in-8, 1835, p. 127, fait remarquer que H. H. Vilson pourrait bien s'être trompé en croyant retrouver dans Homère, pour les dieux de la Grèce, le privilége d'avoir les yeux toujours ou-

verts et non sujets au clignement, privilége qui, selon lui, doit être attribué seulement aux dieux de l'Égypte. Il ajoute que le passage cité d'Héliodore se trouve dans les *Æthyopica*, l. III, 13.

CORRECTIONS.

Page 5, l. 1, « du » lisez : « de »
id. l. 18, après « comparer à » ajoutez : « celle de » .
id. en note, l. 3, « Aguimitra » lisez : Agnimitra.
6, note 2, après : « ce récit dans. » ajoutez : les Avadânas, curieux recueil, T. II, p. 76.
8, l. 7, lisez : Mânavaka.
14, après la ligne 10, intercalez : LE ROI. Mais où m'attendrez-vous ? — LES APSARAS. Sur le sommet de la montagne.
16, l. 5, après « ses fleurs » ajoutez : à la fin de la nuit.
18, ajoutez à la note 2 : comparez Raghou-Vansa VIII-12.
24, l. 8, au lieu de « Le roi » lisez : Le respectable (Mânavaka).
25, l. 2, après « le visage » ajoutez : « de lotus »
26, ajoutez à la note : comparez Manou, VIII, 419-420.
27, l. 15, après « déjà plus » ajoutez : « Il est vrai, »
id. *id.*, fin de la note 2, lisez : *pathanggata.*
28, l. 10, au lieu de « comme » lisez : « tout autant que »
32, ajoutez à la note 1 : comparez aussi Raghou Vansa VIII, 6.
46, ajoutez à la note 1 : comp. Mêghadoûta, st. 6.
48, l. 12. « Indra » lisez : « Civa »
50, dernière ligne, après : entretien, ajoutez : secret.
55, l. 7, conciliation, lisez : réconciliation.
57, l. 13, après « l'on » ajoutez n'
58, l. 6, après « qu'il » ajoutez : me
59, l. 1, au lieu de « soit » lisez : madame,
id. l. 5, après « madame » ajoutez en petits caractères : « Il fait le tour de la scène. »
84, l. 5, en remontant. Pour le sacrifice de l'*animichiya*, V. Indische Studien, T. I, p. 215.

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, 2, place du Panthéon.



